CUT

PARIS
SALON

1895

ARMAND SILVESTRE








LE NU au Salon




CHAMPS-ÉLYSÉES








CHAMPS-ÉLYSÉES

18e VOL. DE LA COLLECTION

PARIS
E. BERNARD ET Cie, IMPRIMEURS-EDITEURS
53ter, QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS, 53ter
1895

Digitized by the Internet Archive
in 2017 with funding from
Getty Research Institute

https://archive.org/details/lenuausalonde18silv

Le NU

AU

SALON DE 1895

(Champs-Elysées)

PARIS. — IMPRIMERIE E. BERNARD ET Cie

23, RUE DES GRANDS-AUGUSTINS, 23

ARMAND SILVESTRE



LE NU

AU

SALON de 1895 (Champs-Élysées)



PARIS
LIBRAIRIE E. BERNARD & Cie
IMPRIMEURS-ÉDITEURS
53ter, *Quai des Grands-Augustins*, 53ter
1895

AVIS DES ÉDITEURS

La reproduction du tableau de M. Paul TILLIER
a été autorisée par MM. BRAUN, CLÉMENT et Cie

La reproduction du tableau de M. Lionel ROYER
a été autorisée par la SOCIÉTÉ PHOTOGRAPHIQUE de Berlin



TABLE DES MATIÈRES



A MON AMI B. MARCEL

Que de fois, Ami, dans nos promenades à travers Toulouse, la patrie des sculpteurs et la fille de Rome, nous avons proclamé, ensemble, le Nu féminin, l'éternel et le plus admirable motif des inspirations plastiques !

C'est en souvenir de ces conversations que je t'offre avec ces pages écrites au caprice de la plume et qui te rappelleront, au moins, ma vieille et fidèle amitié.

Armand SILVESTRE

24 Avril 1895.


A. Chantron



CHANTRON

La Cigale

CHEVEUX au vent, mandoline au dos, un rameau d'olivier sur l'épaule, un bouquet de fleurs sauvages à la main que tu lèves comme un trophée, où t'en vas-tu, Cigale, par les herbes hautes, où te cherchent les yeux des bluets, où t'effleurent les lèvres des coquelicots, par les herbes hautes qui roulent un frisson d'émeraude parmi

les poussières d'or du Soleil? O fille inguérissable de l'harmonie, imprévoyante chanteuse qui fais la gaîté sonore des buissons, âme de poète enfermée dans une prison d'ailes, où vas-tu? Loin de la foule imbécile, par les champs fleuris de Provence, sous le ciel d'où descend encore un peu du sourire des anciens dieux, dans l'ivresse de l'air où flotte encore le parfum des encens abolis, tu passes, saluée, comme une sœur, par les poètes, oublieuse de la mélancolie des hivers. Tu passes, gracieuse comme dans un rêve, et tu n'as pas attendu le conseil méchant de la Fourmi pour danser. Car ton pas est une danse, ton pas dont la cime des gazons est à peine ployée, ton pas harmonieux comme celui des nymphes dans les arcadiques paysages.

Et que chantes-tu, cigale, en passant, tes beaux pieds effleurant le sol à peine?

Tu chantes les étés vermeils, les matins radieux, les prairies étincelantes de rosée, tout ce qui fait le charme des yeux et console de la vie.

Prends garde seulement de rencontrer l'amour en chemin! Car ta gaîté s'envolerait, ta gaîté triomphante; tes belles fleurs tomberaient de tes mains, et le rameau d'oli-

vier qui fleurit ton épaule nue se sècherait aux souffles embrasés de ton cœur.

Tu es pareille à ma jeunesse, ô Cigale, et je ne voudrais pas t'apprendre, un jour, ma triste chanson.

Derrière les soleils couchés
Mes anciens rêves sont penchés
Au bord des sources épuisées,
Et, mélancoliques oiseaux,
Regardent fuir, avec les eaux,
Les jours morts et les fleurs brisées.

Le longs des chemins désertés,
Mes anciens rêves sont restés
Dans les dépouilles du feuillage ;
Ils regardent l'hiver passer
Et, sous la neige, s'effacer
De mes pas le lointain sillage,

Et, tant que des jours me luiront,
Mes anciens rêves veilleront
Au seuil de ma vie écoulée ;
Mais quand je serai délivré,
Vers la tombe où je dormirai
Ils reprendront leur envolée.

Et c'est toi qui me les rapporteras, ô Cigale, sur tes ailes sonores, fille inguérissable de l'harmonie, imprévoyante chanteuse qui fait la gaîté sonore des buissons !



DANIEL TIXIER

Le Printemps

Voici que les lys ont ouvert
Leurs cœurs étoilés à la brise
Dont le flot de parfums se brise
Aux murs ombreux du grand bois vert.

Le temps revient des envolées
Pour les rêves et les oiseaux,
Et des aveux au bord des eaux,
Et des serments dans les allées.

Chaque saison porte son heur —
Comme à la terre, à l'âme humaine :
Voici que le printemps ramène
Tous les mensonges du bonheur !

De tous ces mensonges, le plus doux, certainement est aux lèvres de cette délicieuse image de femme dont la bouche entr'ouverte sur une coulée de lait, sourit : dont les yeux, à demi-clos, sont comme habités d'une caresse, dont la belle chevelure dépliée, porte à son voile d'ombre, comme la nuit, le scintillement argenté d'étoiles qui sont des fleurs ; dont les bras nonchalants s'ouvrent dans l'air, comme pour une étreinte d'amour ; dont les jambes harmonieuses marient leurs blancheurs, comme deux fleuves qui se rejoignent, éternelle charmeresse qui doucement écarte, de ses mains ouvertes sur une envolée de roses, le vol énamouré des colombes.

O Giuventu, primavera del anno

dit un vers célèbre de Metastase. Comme il est loin le printemps qui portait en soi la jeunesse, non seulement

de l'année, mais de la vie ! Comme il ressemblait à cette femme exquise étendue dans la solitude de paysage où nous promenait l'aiguillon du désir, tour à tour, avec l'aile du rêve. Comme tout nous apparaissait calme, en ce temps radieux, la surface argentée des étangs sous la caresse de la lumière, les massifs ombreux où se rencontrait l'ombre pour les méridiennes paresseuses, les roseaux qui tremblaient à peine, et toutes ces petites fleurs qu'effleurait seulement l'aile nacrée des libellules !

O belle créature couchée dans ce coin du bois sacré que nous portons, en nous, au plus cher de nos souvenirs de poète et d'amant, comme tu as raison de sourire au néant de nos rêveries ! Comme autrefois, en te contemplant, j'ai vainement

Dans les jardins tout baignés de lumière
Où la pivoine et la rose trémière
Comme un trésor, ouvrent au jour qui luit
Leur sein pesant des larmes de la Nuit.

Pour qu'elle y but une amère rosée
Et ranimat leur corolle épuisée,
J'ai vers l'Aurore, en vain tendu les fleurs
De mon amour pleine d'ombre et de pleurs !




Mireille



ROUX-RENARD

Poésie provençale

ENTENDEZ-VOUS crépiter, dans l'air incendié de lumière, les élytres innombrables des cigales ? Respirez-vous largement, dans les souffles embrasés, les arômes d'une

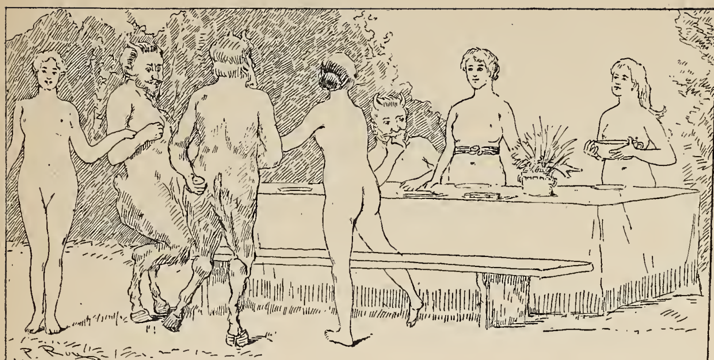
flore qui jaillit impétueuse de la terre et rapidement meurt sous les baisers des Soleils, exhalant, en pleine vigueur, son âme parfumée ? Contemplez-vous, dans un rêve qui semble faire du ciel un reflet de la mer, au-dessus de vos têtes, les abymes cœruléens d'une méditerranée où la nuit venue, des étoiles vogueront comme des barques d'or ? Rencontrez-vous, à chaque pas, en suivant les allées d'oliviers au feuillage gris, la sérénité de quelque antique paysage où les bergères de Théocrite et de Virgile semblent attendues avec la musique divine de leurs pipeaux ? Heurtez-vous à chaque contour du chemin, quelque grand souvenir de la vie Grecque ou Latine, fronton de temple suspendu à quelque fragment de colonnade Dorienne, porte de pierre qui ne se ferme plus au-dessus des têtes, tumulus où sont inscrits des noms qu'épèle notre respect mystérieux ? La voix des sources vous chante-t-elle, à l'heure mélancolique du soir, quelque immortelle chanson d'amour ? Plus haut que la voix des sources, celle des poètes jeunes et bien vivants, en qui revit l'âme païenne des ancêtres, célèbre-t-elle, autour de vous, la gloire d'un renouveau de la langue et des mœurs des aïeux ? Vous êtes en Provence ! C'est-à-dire dans le plus beau jardin de la France et le plus fécond en souvenirs immortels de nos origines, source légitime de l'orgueil de la race.

En cette belle figure de la Poésie Provençale qu'un peintre bien inspiré nous montre, une admirable gerbe dans la main, assise au revers d'un monceau de ruines à demi-respectées par le temps, dont une main est posée sur un dés plus admirables poèmes de ce temps, et qui fit, du premier coup, le nom de Mistral immortel à l'égal de celui d'Homère, ce que j'admire avant tout, c'est cette fidélité au type en qui revit la fierté des antiques Vénus coulées dans le bronze ou taillées dans le marbre. Et l'admirable invocation d'Aubanel à la Vénus d'Arles chante dans ma mémoire, si païenne et si chrétienne à la fois, telle que, tant de fois, je l'entendis sur les lèvres allègres de mon ami Paul Arène. Comment, fils du pays du Soleil moi-même, — car Toulouse est Romaine comme Nimes — ne goutterais-je pas, au plus profond de mon âme, cette résurrection pieuse et vibrante des splendeurs d'autrefois ?

Certes notre Gondoulin n'égale pas la gloire de tes poètes, ô Provence, et cependant nous allons lui élever une statue, parce qu'il convient que tous ceux qui ont chanté le Soleil et l'Amour soient montrés, à tous, comme d'immortels sages très supérieurs au reste des hommes. Que tu seras riche dans quelques années, ô Provence ! d'images où revivront les traits des chanteurs admirables

que tu portes encore dans ton sein ! Une seconde fois, dans l'histoire, tu redeviendras comme un grand jardin où les tombes n'ont rien de triste, tant elles sont fleuries et baignées de lumière, et les petits-fils liront, avec respect, au coin de ces marbres où l'olivier couche d'éternels rameaux d'ombre, les noms mêlés à ceux que nous déchiffrons aujourd'hui, rejoignant ainsi, par une tradition non interrompue, ta gloire d'aujourd'hui et ta gloire passée.





SAINTPIERRE

Flore caressée par Zéphire

Très virginale, avec de beaux yeux étonnés, une fleur blanche dans sa chevelure, des églantines dans la main, Flore une main ramenée sur la blancheur de sa poitrine, semble écouter les paroles d'amour que Zéphire,

qui la tient embrassée sous le frémissement de ses ailes encore ouvertes, murmure à son oreille, en ce paysage printannier baigné d'une lumière très douce, dans un décor de frondaisons découpant une ombre sur le ciel.

Vous rappelez-vous les délicieux vers de Ronsard, au tome II de ses Hymnes ?

Or, cette Flore était une nymphe gentille
Que la terre conçut pour sa seconde fille ;
Ses cheveux étaient d'or annelés et tressés.
D'une boucle d'argent ses flancs étaient pressés;
Son sein était remplit d'émail et de verdure ;
Un crêpe délié lui servait de vesture ;
Et portait en la main, un collier plein de fleurs
Qui naquirent jadis du cristal de ses pleurs
Quand Apollon voulut la mener en Scythie.

Demoustiers, toujours irrespectueux envers les mythologies, même les plus gracieuses, a écrit dans ses *Lettres à Émilie*, un passage assez verveux touchant la fable de Zéphire et de Flore qui tant de fois a tenté les peintres et les sculpteurs et dont voici encore une nouvelle interprétation pleine de charme.

« Les savants, dit-il, n'osent décider si Zéphire est l'époux ou l'amant de Flore, en sorte que la légitimité du Printemps est encore un problème. Les médisants vont

plus loin ; s'il faut les en croire, la déesse Flore n'est qu'une déesse parvenue, qui vivait autrefois, à Rome, aux dépens des jeunes citoyens. Chloris était alors son nom. Enrichie par ses amants, elle donna ses biens, par testament, au Sénat qui, par reconnaissance, fit son apothéose. Mais, ne sachant trop quel domaine lui assigner, il lui donna celui des fleurs qui était alors vacant, et la maria à Zéphire, époux sans conséquence, qui convenait parfaitement au caractère variable de la nouvelle déesse.

« Il institua, en son honneur, les jeux floraux, où les femmes publiques dépouillées de leurs vêtements, combattaient et couraient au son des trompettes. Celles qui remportaient les prix, de la lutte ou de la course, recevaient une couronne de fleurs. La statue de la déesse paraissait au milieu d'elles, couronnée de guirlandes et vêtue d'une draperie qu'elle tenait de la main droite ; de l'autre, elle présentait une poignée de pois ou de fèves, parce que durant les jeux floraux, les édiles jetaient ces légumes au peuple de Rome ».

Ceci n'est pas sans me rappeler une *fête des fleurs* que je vis en Belgique et dans laquelle, une population aussi économe que facile à amuser, avait remplacé les fleurs par des haricots secs.

Spirituel et érudit n'est-ce pas, ce petit commentaire de Demoustier, mais que je hais cet esprit et cette science gouailleuse des mythes anciens dont il faut être un sot pour ne pas respecter l'immortelle poésie ! Théophile Gautier ne voulait entendre dire de mal d'aucun dieu, au cas que ce fut le vrai. Je ne pousse pas aussi loin le respect religieux de tous les cultes, mais je ne laisse jamais toucher à ces Dieux de l'olympe qui demeureront, à travers les siècles, les pères de toute noble tradition, la source de toute vraie poésie.

Combien je préfère à ces bavards, ceux qui comme M. Saintpierre, ont accueilli le mythe dans sa naïveté charmante et ont tenté de l'interpréter, en une fidèle image, sans en chercher plus long !









FOUBERT

Le Sommeil d'Endymion

Au pied du mont Latmos le berger de Carie
Dont la pitié d'un Dieu prolonge le sommeil
Dort étendu parmi la bruyère fleurie;
Et, sur sa lèvre, où la parole s'est tarie,
Un rêve de baisers met un frison vermeil.

Sur son arc détendu sa main blanche est posée ;
Cependant que les fleurs meurent à ses pieds nus,
Un tressaillement court sur sa chair reposée
Et, dans son sein, avec les pleurs de la rosée,
Une caresse met des émois inconnus.

Des monts Thessaliens, lourds encor d'avalanches,
Comme un fleuve d'argent, dans l'air est descendu.
Un souffle lumineux filtre à travers les branches,
Et, découvrant l'éclat de ses épaules blanches,
Phébé rit au pasteur sur la terre étendu.

Au chasseur Actéon, Vierge, tu fus farouche,
Ta vertu pour faillir craignant l'éclat du jour.
Mais du doux Endymion tu visites la couche
Et ton baiser lointain vient effleurer sa bouche,
Pour ce que la nuit seule est faite pour l'Amour.

C'est, tout au moins, l'avis de la plupart des femmes, en cette délicate matière de savoir quel moment est le plus propice à l'épanouissement des tendresses et à l'envolée des baisers. Ce fut certainement celui de Diane. A mon grand regret je ne puis le partager. Dans cette fête de tous les sens qu'est l'Amour. Comment les yeux pourraient-ils être condamnés à en être seuls exclus ? Quelle honte mystérieuse ferait donc rechercher l'ombre à ceux qui marchent vers l'éternelle lumière, vers l'infini, cette définitive clarté ? Ce devait être la gloire des dieux que

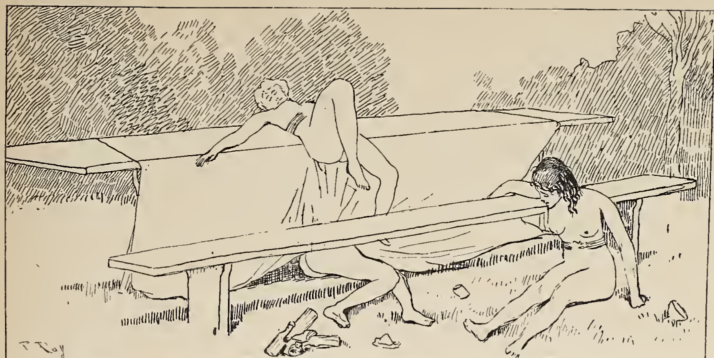
d'aimer dans le rayonnement même du soleil, comme ces éphémères qu'y berce un souffle de l'universelle volupté.

Mais peut-être plutôt que de traiter ici cette grave question de philosophie intime et passionnelle, conviendrait-il surtout de contempler l'aimable spectacle que la fantaisie du peintre a mit sous nos yeux. Si l'Endymion de M. Foubert peut-être comparé, pour l'alanguisement délicieux de la pose, à celui du célèbre tableau de Girodet, sa Diane est autrement suggestive et amoureuse que celle de son devancier dans le même gracieux et mythologique sujet. Elle ne se contente pas de danser, — tel une phalène — dans un rayon d'argent, mais, non plus aérienne, descendue de la nue, effleurant des divines caresses de son corps les gazons fleuris, elle se penche vers le berger et ses lèvres sont bien près de descendre, de la chevelure à la bouche de celui-ci, cependant que le croissant d'or qui s'ouvre dans l'ombre de sa crinière farouche nous apprend que ce n'est pas d'une simple mortelle qu'Endymion est aimé.

De cela nous ne saurions en vérité, exagérer notre compliment.

Toute femme, dans l'épanouissement de sa beauté, est égale à une Diane, car elle tient en elle, avec l'empreinte ineffaçable de sa mémoire dans celle des âges, avec la gloire des chants dont la célébrait les poètes, une façon d'immortalité !





LÉON BRUNIN

Rembrandt dans son Atelier

C'est une heureuse idée que celle d'avoir fait revivre, dans une scène d'intimité, une des plus célèbres figures de Rembrandt, en nous montrant le maître devant son modèle, dans le recueillement de cet atelier, où, comme

l'a prouvé un catalogue publié récemment, il avait accumulé les merveilles qui causèrent sa ruine. Car elle est de tous points mensongère la légende de Rembrandt avare. La pauvreté des dernières années de sa vie est pour protester contre cette calcmnie. N'avons-nous pas aujourd'hui, parmi les maîtres de notre peinture contemporaine, un grand artiste, comparable à Rembrandt par certains dons, et que le goût coûteux des belles vieilleries a mis souvent dans de réels embarras ?

Cette évocation de Rembrandt, a le ton attentif et ému devant la Nature, dans ce qu'elle a produit de plus beau assurément, le corps de la Femme, m'a reporté, malgré moi, vers ce merveilleux musée de l'Ermitage à Saint-Pétersbourg lequel possède certainement la plus belle collection du Maître.

Car il ne faut pas s'imaginer que notre Louvre suffise à donner une idée de Rembrandt.

Il faut l'aller voir, en Russie, dans cet admirable musée qu'enfanta, de toutes pièces, qu'improvisa, pour ainsi parler, en quelques années, le génie, conquérant des choses de l'esprit, de la grande Catherine. Et par quel procédé simple, en apparence, mon Dieu ! Dans tous les pays

d'Europe, où les arts sont en honneur, elle avait un homme de confiance, expert en la matière, et qui achetait, pour la collection nouvelle, tout ce qui pouvait y être acheté. En France, ce fut Diderot qui fit cet office et on est obligé de reconnaître qu'il contribua à nous faire perdre un certain nombre de toiles qui sont aujourd'hui parmi les plus glorieuses du musée de l'Ermitage.

Que nous sommes loin de ces fantaisies heureuses du bon plaisir quand celui-ci était vraiment épris de Beau et de Bien ! Cet exemple est bien pour confirmer cette opinion souvent émise que le despotisme, en art, n'a rien de fâcheux, au contraire. Il est invraisemblable que, d'un double Parlement, un souverain contemporain obtienne la même liberté de crédits que la célèbre Impératrice.

Mais ceci n'est qu'une réflexion mélancolique en passant.

Vous vous complairez, en vous arrêtant longtemps comme moi, à ce spectacle d'un des maîtres de la chair et de celle qui resterait, à merveille, le type puissant dont Rembrandt semble être très constamment amoureux, ce dont je serai bien le dernier à lui faire un reproche, cette image de Femme, en effet, est bien conçue suivant son idéal

charnel et j'en aime, comme lui, les reliefs un peu massifs, les côtés peu virginaux qui font penser à la maternité dans ce qu'elle ajoute, à la femme, de charme suggestif pour tous ceux qui l'adorent vraiment. En réalité, la Femme qui est là, sous nos yeux, n'est pas éloignée du modèle réalisé par la Vénus de Milo. Elle est tout à fait conforme à celui de cette Vénus accroupie du Louvre, dite la Vénus de Vienne, laquelle j'admire au-dessus de toutes les autres statues antiques.

De plis lourds et profonds est sillonné son ventre,
Lac auguste où dormaient les âges révolus,
D'oú l'humanité sort, où l'humanité rentre
Comme font de la mer le flux et le reflux.

Je sais qu'une beauté purement mièvre, singulièrement délicate, faite de gracilités juvéniles est plus à la mode aujourd'hui. Moi je demeure inguérissablement fidèle à la vision des sculpteurs antiques, plus voisine qu'on ne l'imagine, de la vision robuste de Rembrandt.







LIONEL ROYER

Triomphe de Vénus

Sur le rocher ruisselant qui semble avoir pris les mollesses caressantes d'une nuée, deux colombes se becquetant, à ses pieds, dans un grand frémissement d'ailes, une draperie somptueuse, détachée de ses beaux flancs, pendante

et développant, autour de ses jambes, un dessin harmonieux, en une envolée d'oiseaux amoureux qui l'effleurent, en une pose pleine d'une fierté triomphante, brandissant, dans sa belle main d'ivoire fuselée, le trait qui a percé tant de cœurs et dont la pointe secoue des gouttes de rubis dans l'air, elle montre son beau corps aux matités puissantes, et renverse sa tête superbe, balayant de sa chevelure lourde et dénouée, ses épaules, et tendant une caresse au terrible enfant, dont elle a ravi la flèche, comme pour l'aviver encore au rayonnement cruel de son regard.

C'est Vénus, la Victorieuse éternelle, celle qui tient le monde tout entier, avec les cieux et la mer, sous son pied nu que nos baisers suivent à la trace. C'est la Beauté. Reine des choses, et sans laquelle rien ne serait dans la vie qui mérite d'y retenir nos pas.

Beauté qui fais, pareille à des temples, ton corps !

comme dit un admirable vers de Sully-Prud'homme, Beauté que j'ai chantée sans relâche au temps de ma fervente jeunesse. Beauté à qui je dis encore, soumis que je demeure, inutilement, à son ineffable pouvoir :

Je vais, le cœur lassé de vaines meurtrissures,
Cherchant une douleur qui ne puisse guérir.
Seule, la Beauté fait d'immortelles blessures,
Et le mal de l'amour console d'en souffrir.

Le Temps essaye, en vain, ses savantes morsures,
Aux choses qu'ici bas la Beauté vient fleurir.
Elle passe; et partout met des empreintes sûres,
Et le Bien de l'aimer console d'en mourir.

Qu'importe le trépas des plus superbes choses !
A peine les enfants pleurent-ils sur les roses.
Notre pitié s'arrête au monde inanimé.

Mais nous, les affolés de ton image auguste
Si nous ne renaissons, Vénus, tu fus injuste !
— On doit être immortel rien que d'avoir aimé.

C'est, du moins, la seule immortalité qui m'ait tenté jamais.

Et encore :

Fleuris dans mon esprit, ô fleur de volupté,
Fleur du rêve païen, fleur vivante et charnelle,
Corps féminin qu'aux jours de l'Olympe enchanté,
Un cygne enveloppa des blancheurs de son aile.

L'amour des cieux a fait chaste ta nudité :
Sous tes contours sacrés la fange maternelle
Revêt la dignité d'une chose éternelle,
Et, pour vivre à jamais, s'enferme en la Beauté.

C'est toi l'impérissable, en sa splendeur altière,
Moule auguste où l'empreinte ennoblit la matière.
Où le marbre, fait chair, se façonne au baiser.

Car, un Dieu, t'arrachant à la chaîne fragile
Des choses que la Mort ne cesse de briser,
A pétri, dans tes flancs, les gloires de l'argile !



MARTENS

La Sève

C'est le grand épanouissement printanier dans la Nature en fête. Partout la vie ranimée met quelque enchantement ou quelque parfum. Une âme circule partout et rend aux ruisseaux délivrés leur course et l'image chan-

geante du ciel, aux arbres la ferveur des bourgeons qui deviendront des jets d'émeraude ou de fleurs étoilées, à la terre les magnifiques effluves que nous buvons avec un renouveau de notre être.

En cette gracieuse figure de femme robuste et souriante aux jambes nouées dans un spasme voluptueux, aux bras ouverts, aux hanches remuées de désirs mystérieux, reconnaissez la sève, cette âme maternelle des choses qui les ressuscite, après la mort apparente de l'hiver. C'est le sang qui coule aux veines du monde et y ramène la chaleur et la beauté.

Hélas ! pourquoi les choses, seules, ont-elles ce pouvoir divin de renaître, sous un essor dont le retour de l'an donne le premier signal ? Qui de nous ne dirait volontiers au milieu de toutes ces métamorphoses, aux éternelles gloires :

Voici que le soleil d'Avril
Vers le renouveau nous ramène.
Pourquoi le Printemps ne peut-il
Rajeunir aussi l'âme humaine?

Les siècles, comme des hivers,
Ont pesé sur ses destinées
Et dépouillé de rameaux verts
Ses espérances suranées.

Devant ses mornes horizons
Se dresse l'angoisse éternelle,
Et le souffle des floraisons
Ne fait rien refleurir en elle.

Survivant au rêve défunt
Qu'effeuille le vent de l'aurore,
L'Amour est le dernier parfum,
Qu'en mourant elle exhale encore !

Mais il nous faut distraire de cette égoïste mélancolie.

Que nous importe la fragilité de nos destins, leur cours limité et inflexible, ou plutôt qu'importe à l'ordre éternel et sacré des choses, la rapidité de nos jours ! Sans méditer sur notre propre déchéance, prenons notre part de la grande joie qui affirme les lois divines de la Beauté et de l'Amour. Si nous avons connu l'ivresse du baiser et la caresse de la lumière, comment pourrons nous nous plaindre d'avoir vécu ?

Ne met-elle pas quelque chose de fraternel, en nous, pour tout ce qui respire, cette griserie des sèves nouvelles, cette puissance des ferments éternels dont nous sommes domptés au retour du printemps, qui nous font esclaves délicieusement du parfum des fruits, du murmure des

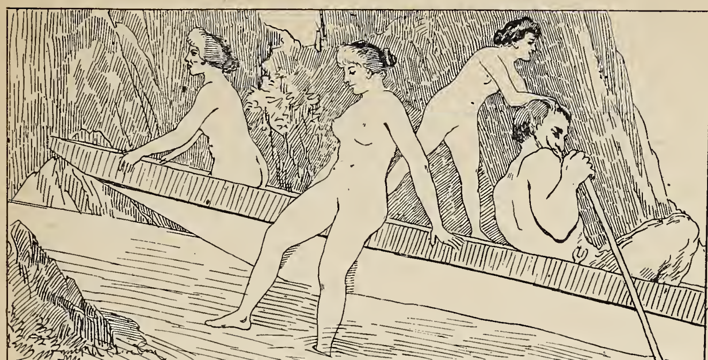
feuillages, des musiques et des arômes dont s'emplit soudain le décor, vide encore il y a quelques jours, où nous vivons !

Coule à pleins bords, sève vitale, dans tout ce qui respire ! Nous deviendrons, un jour, un peu de la source d'où tu montes, dans les profondeurs des gazons où les générations sont couchées, et c'est une consolation de disparaître que la pensée d'engendrer à nouveau dans l'obscur travail des transformations universelles.









LIARD

Étude

Un simple morceau de peinture, mais d'un sentiment singulièrement suggestif et voluptueux. Qui donc tenterait d'ailleurs d'aller au-delà de la Nature ? Qu'ont été les déesses de l'antiquité? l'incarnation d'un rêve de

beauté dont la Nature avait fourni le poème. Toute femme est déesse, au même point que Vénus et Diane, quand elle réalise cette vision sereine et troublante, à la fois, de la Beauté.

Et le décor d'un Olympe où flamboyent les constellations prochaines, dont les jardins immortels ont gardé, sur le sable de leurs allées, l'empreinte même des roues de feu du char du Soleil, qu'enveloppe, d'une apothéose sans fin, des aurores sans cesse reliées aux couchants par un ruban de pourpre et d'or, n'est pas nécessaire davantage à l'épanouissement des grâces de la Femme, faite pour anéantir toutes les magnificences tentées de lutter avec elles.

Un coin de fauteuil, un angle de coussin, un bout de draperie que chiffonne, dans son sommeil, une bête familière : on ne saurait imaginer une mise plus simple. Elle est cependant tout à fait suffisante, puisque la plus magnifique serait destinée à disparaître dans le rayonnement divin de la nudité.

Cependant, ô Madame qui semblez jalouse d'un certain anonymat (vous avez grand tort cependant de rougir de votre splendeur naturelle et auriez de grandes raisons d'en être fière), qui, de votre main où scintillent des

gemmes et des ors, relevez et piquez d'une épingle d'or votre chevelure aux deux ondes ramassées, vous semblez tendre l'oreille à quelque bruit du dehors ; et, peut-être qu'à défaut d'une banalité comme les godelureaux excellent à en dire, du roulement d'un fiacre dans la rue, ou d'une querelle de concierges dans l'escalier, la chanson d'un simple poète vous pourrait distraire un instant des rigueurs de la pose. Car j'entends d'ici, moi qui ne prête cependant pas l'oreille comme vous, les objurgations de votre peintre ordinaire, à chaque mouvement que vous vous permettez, lequel mouvement n'est cependant jamais qu'une nouvelle occasion donnée à vos grâces de s'épanouir.

Essayons. Je vais vous dire, Madame, la dernière qui me vint aux lèvres en pensant à une qui vous ressemblait, par l'ampleur aimable des formes et l'abondance des charmes, dans le même délicat épanouissement. Ce sera, si vous le voulez, une façon de sérénade au bord de la mer dont vous évoquez aisément l'image en fermant un instant les yeux :

Tout parle : le flot et la grève
Le soir met partout son émoi
Je veux te dire aussi mon rêve :
O toi que j'aime, écoute-moi !

— Le ciel est haut, la mer profonde,
La nuit est pleine de rayons.
Comme l'étoile vagabonde,
Tous deux, entre le ciel et l'onde,
Fuyons !

Tout chante : le flot et la grève,
L'Amour met partout son émoi.
Tout dit : Aimez ! car l'heure est brève.
O toi que j'aime, exauce-moi :
— Le ciel est haut, la mer profonde :
Plus loin que la plaine, les monts,
Et la lassitude du monde,
Tous deux, entre la terre et l'onde,
Aimons !

Mais quand la pose sera seulement finie, Madame, car, pour rien au monde je ne voudrais empiéter sur les droits de votre peintre ordinaire.

D'ailleurs, nous ne sommes pas encore au bord de la mer.



GUSTAVE POPELIN

Femme couchée

En une pose délicieusement nonchalante, elle a étendu son beau corps où revit l'harmonie des lignes, où chante le poème éternel de la chair et de la beauté. Elle est l'anonyme splendeur dont vit, depuis les siècles anciens, le

rêve des artistes et des poètes. Nous ne saurions la reconnaître, puisqu'elle nous cache ses traits, ne nous révélant que la courbe élégante et puissante à la fois de ses épaules et de ses reins, que la cambrure impertinente de ses hanches, que le beau développement de ses jambes en leur enlacement fait de bien-être et de lassitude. Nul ne peut mettre un nom sur son image à la fois discrète et abandonnée. Elle est celle qu'on aime, qu'on souhaite, et qu'on pleure, voilà tout; qu'elle soit, après cela, le portrait volontairement mystérieux d'une grande dame ou d'une courtisane, que nous importe! Car à la courtisane même, objet des antiques et légitimes adorations, la Beauté est une absolution éternelle, infinie, et c'est à elle que j'ai dit, l'âme pleine tout ensemble de tendresses et de pardons :

Sont-ce bien tes baisers que j'ai bu sur tes lèvres,
Vase amer où ton cœur me vend la trahison?
D'autres lèvres, sans doute, y mirent leur poison,
Pour qu'ils aient aussi mal désaltéré mes fièvres?

Honte à mes yeux! — ils ont, sur ton front plus vermeil,
Bu l'affront d'une étreinte encor mal effacée;
M'attirant sans ferveur, sur ta gorge lassée,
Tu m'as tendu des bras qui cherchaient le sommeil!

Honte à ma bouche ! — Elle a savouré cette lie
Que gardait à ma soif, leur haine ou ta pitié,
De l'ivresse commune accepté en moitié,
Et vidé, jusqu'au fond, cette coupe avilie.

Honte à mon âme ! — elle a, sous l'outrage mortel,
Détourné, sans frapper, le faix de sa colère,
Et, de ton seul mépris, attendant son salaire,
A ton corps profané conservé son autel.

Car Dieu fit de ton corps, le pardon de ton âme ;
— Entre ton cœur pervers et mon cœur révolté,
Comme une armure sainte il a mis ta Beauté,
Et d'être belle, il t'a fait le droit d'être infâme.

Vous me pardonnerez, Madame, si ces vers ne sauraient s'adresser à vous, comme j'en suis convaincu. Mais, à ce qu'offre de mystérieux une image telle que la vôtre, toute à la fois discrète et confiante à l'excès, mon souvenir inquiet s'attarde aux ivresses passées, et je ne sens monter à mes lèvres qu'un hymne éperdu de reconnaissance et de pardon vers la Beauté.


Gustave-Popelin 1895





POUJOL

Femme qui rit

OH oui, Madame, vous avez joliment raison de rire ! D'abord parce que le rire sied à merveille à vos lèvres dont la fleur s'élargit comme s'allonge une corolle de rose sous l'oblique caresse d'un souffle ; et puis aussi parce que

le rire, en montant de votre bouche à vos yeux, épanouit également ceux-ci, augmentant encore la gaîté de votre visage.

Celui-ci est donc d'une coquetterie bien entendue et nous vous en devons remercier, puisque tout ce qui accroît pour nos regards, la beauté de la Femme, nous doit être un sujet de reconnaissance. Celle-là ne saurait être jamais trop séduisante et trop belle pour nos immortels besoins d'adoration.

Ma seule inquiétude est que vous riiez de nous, de moi, par exemple, qui suis toujours inexorablement sérieux quand il s'agit des choses sacrées de l'Amour.

Vraiment cela vous paraîtrait plaisant que, pour le moindre caprice de votre toute puissance sur mon cœur, je fusse prêt aux plus grandes folies et que tout, au monde, me parût valoir moins que la moindre des faveurs dont dispose votre beauté ? Car le sentiment que m'inspire la contemplation de votre beauté triomphalement nue est absolument celui-là. Qu'il y ait, par delà l'horizon volontairement restreint qui donne à vos charmes un décor d'ombre et de recueillement, de beaux cieux incendiés d'or, enchantés par les hymnes des oiseaux ; qu'il y ait

encore des sources aux eaux transparentes où descend la sérénité même du ciel et des feuillages aux belles nappes mouvantes d'émeraude, et des fleurs dont l'âme parfumée semble avoir traversé le jardin mystérieux des baisers ; que toutes les splendeurs de la Nature palpitent derrière ce voile devant lequel vous êtes nonchalamment couchée. Voilà vraiment qui ne m'importe en rien. Les cieux, la mer, les jardins me sembleraient infiniment moins beaux que vous.

Que, dans cette merveille des paysages, passe un souffle de poésie qui mettrait des chants immortels sur mes lèvres, qui consacrerait mon nom pour les gloires infinies, qui élèverait si haut ma pensée que Dieu lui-même en sentît le frisson sous ses pieds augustes, voilà qui ne m'importe pas davantage, et vraiment je donnerais tout cela pour que vous me laissiez seulement, courbé sous l'ivresse imbécile du désir, poser ma bouche sur les blancheurs de vos pieds, ou respirer, un instant près de la vôtre.

Cette âme de parfums dont la jeunesse est pleine.

Oui, je vous révèle, en ce moment, avec une franchise qui dépasse absolument les limites de la galanterie, le fond de mon âme, et si c'est cela qui vous semble ridicule,

j'en suis bien fâché, parce que moi, de cet anéantissement de tout orgueil, de tout rêve, de toute ambition devant votre beauté, je me sens infiniment glorieux. Je ne demande à la vie que d'avoir fidèlement servi l'unique idole que vous êtes, que d'avoir épuisé toutes les forces de mon être à cet amour dont vous riez. Car j'éprouvai qu'il n'y a de doux au monde que ce qui nous vient des cruautés de la Femme et que les mieux aimées sont encore celles qui nous font le plus souffrir.





FANTIN-LATOUR

Baigneuses

A celle que le caprice d'un grand peintre, qui est aussi un grand poète, me montre dans ce paysage mystique tout ensemble, et de si vibrante réalité, sous la caresse des grandes ombres, déployant la nudité triom-

phante de son corps pétri de lumière, debout devant l'admiration de ses compagnes, goûtant, autour d'elle, la délicieuse fraîcheur d'un bain où le soleil mourant jette des pierreries ; à celle qui, dans ce chœur semble une étoile traversant les opaques blancheurs de la voie lactée, — telle celle dont l'image toujours dressée dans mon âme, y noie d'ombre l'éclat de toute autre image, — dans ce paysage que traverse un large ruisseau semblant fait du reflux de quelque mer proche encore, j'adresse ces vers, pour ce qu'elle est pareille à celle qui m'inspira tous mes vers d'amour.

Captif d'un souvenir dont la chère prison
Tient mon cœur enfermé comme un mort sous les toiles,
D'un regard infini je creuse l'horizon,
Pays lointain du rêve et berceau des étoiles.

Le ciel, comme un feu rouge, en effleurant la mer
Soulève du couchant une brume dorée,
Où, du feu de ses pas brûlant mon cœur amer,
Monte parmi l'encens ton image adorée.

Laisse mon cœur se fondre en adorations,
O blanche image, avant que la nuit ne t'emporte
Dans le manteau d'argent des constellations,
Et, sur mon paradis, ferme la sombre porte.

Que le soir te fait belle, ô mon unique amour,
Qui, du chœur étoilé, te levant la première,
Poses ton pied divin sur le tombeau du Jour
Et qui, du soleil mort, as vêtu la lumière !

Mais que ma plainte monte inutile, vers la sereine image de baigneuse qui, d'un geste si nonchalant et si fier tout ensemble, ramène ton bras harmonieux au-dessus de sa tête d'où jaillit, baignant la blancheur de ses épaules un manteau d'ombre vivante dont sa croupe elle-même est caressée; qui, d'un regard si vainqueur, contemple les êtres et les choses agenouillés autour de soi, et, d'une oreille distraitement charmée, écoutes chanter les grands bois, l'eau courante, les souffles légers autour de sa Beauté glorifiée ! Dans cet hosanna qui monte vers toi, ô Femme, sur l'aile invisible des parfums que l'âme des fleurs exhale dans ce discret coin de Nature, que t'importe le gémissement éternel de l'amant dont tu fus, tout ensemble, la joie inoubliable et le martyre sans retour !







ANDERSON

Printemps

Sur la balustrade finement découpée dans le marbre, se reflétant aux eaux transparentes d'un bassin où tombe un jet chantant des lèvres difformes d'une chimère, dominée par un vase de fleurs aux majestés monumentales,

dans un décor de jardin somptueux aux floraisons hâtives, l'image du Printemps est assise, adorablement juvénile et nue, les jambes gracieusement croisées, les cheveux flottants sur les épaules que caresse, en même temps, un frisson rose du ciel, tendant, de sa jolie main d'enfant, une fleur de pommier ; et, tout auprès, l'Amour — un enfant aussi, mais tout à fait petit celui-là — l'aile à demi-soulevée, l'arc aux doigts, guette quelque invisible proie, qui sera vraisemblablement votre cœur ou le mien.

Car tous nous subissons, que nous le voulions ou non, cette douceur tentante des renouveaux qui nous induit en de périlleuses tendresses.

O vous qui caressez depuis longtemps déjà peut être, quelque chimère, voici le printemps et le moment venu pour vous de la réaliser.

Avez-vous entrevu, amants dont je fus longtemps le frère et ne suis plus que le conseiller, il y a des mois peut-être déjà, quelque front de femme qui vous ait laissé un rayonnement dans les yeux, quelque doux visage dont le premier sourire vous ait mordu le cœur ? C'est celle-là qu'il faut chercher dans la foule indifférente. Vous vous jetterez à ses pieds, vous baiserez le bas de sa robe, vous vous fondrez devant elle en extase, et peut-

être, l'indulgence lui venant de la tiédeur de l'air autant que de la bonté de son âme, elle abandonnera sa main dans la vôtre et laissera votre bouche tremblante monter jusqu'à son baiser.

Cet instant sera, je vous l'avoue, un des plus délicieux de votre existence.

Cueillez-le comme une de ces fleurs rares qu'on trouve de loin en loin, au revers du chemin poudreux, et respirez-le jusqu'à en mourir. Oubliez pour un instant, et l'hiver, et le remords, et l'oubli lui-même ! Assez tôt, trop tôt, vous retomberez dans la vie. Plus cette heure aura été enivrante, moins vous y retomberez meurtris ; car la douceur de la mémoire est comme une caresse aux cruautés du sort. Et cela, surtout, si vous avez su mettre dans votre souvenir, une espérance, un mot de retour dans l'inexorable adieu. Toutes les amours, Dieu merci, ne meurent pas avec le printemps !

Et vous, qui portez un cœur vide, dans cette fête immortelle de la Nature qu'est le Printemps, cherchez bien vite une tendresse qui le remplisse pour ne pas avoir l'air d'un exilé dans l'universelle Patrie.

Ne laissez pas passer un Printemps sans aimer !

L'image de la Femme est partout dans cette fête des

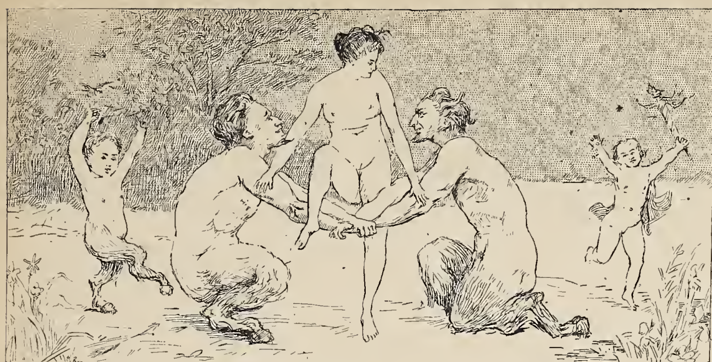
yeux qui, de partout, vous enveloppe et vous pénètre, non plus cachée sous de frileuses parures, et emmitouflée dans les neiges tièdes de l'hermine, mais tentée vers les demi-nudités, vers les déshabillés charmants, par les douceurs perfides de l'air et je ne sais quelle supplication muette qui, de toutes choses, monte vers sa Beauté.

Sa cruauté, elle-même, s'allanguit dans la contemplation des renouveaux et le balancement des parfums. Admirable saison où la tâche de celui qui veut aimer est déjà à demi-faite ! C'est ce qui décide les amoureux les plus paresseux, eux-mêmes, à entrer, à cette occasion, dans la ronde générale. Quant à l'homme, qui n'a pas cessé de danser, — car, pour lui, l'amour est de toutes les saisons — il n'en éprouve pas moins, s'il est sage, le besoin de la célébrer par quelques regains de chorégraphie et l'essai de quelques pas à sensation.

Rappelez-vous le distique du poète Latin que, pour vous, je traduis textuellement, en vers français :

Vous aimerez demain, vous qui n'aimiez encore!
Et vous qui n'aimiez plus, vous aimerez demain !

Demain, c'est aujourd'hui, car aujourd'hui c'est le printemps, comme vous le voyez souriant à la balustrade de marbre d'une terrasse, dans un somptueux jardin.



BOURGONNIER

Vision d'Automne

Sous les arbres, non pas dépouillés encore mais n'ayant plus que des frissons d'or et de rouille à leur frondaison moins pesante, dans la forêt où ne descend plus la lumière par larges nappes de soleil, où les oiseaux

inquiets oublient déjà les printannières chansons, les cheveux caressés de souffles où s'éteint déjà l'haleine des fleurs mourantes, elles sont venues, délicieusement nues ramasser ce qui tombe des branches et des nids, les premières feuilles mortes et les dernières plumes, tout ce qui parle déjà de regrets et de souvenirs. Sous leurs beaux pieds blancs les brousailles s'écrasent avec un bruit plein de mélancolie. Elles joignent leurs mains fuselées en une façon de ronde qu'interrompt et que brise le caprice des troncs aux mousses vertes dressés le long de leur capricieuse promenade.

Où vont-elles ainsi dans le bois qu'emplit la plainte du cor lointain, où monte, de la plaine, la dernière gaîté des vendanges dans de vagues évohés ? Où vont-elles dans ce décor changeant plein d'une trompeuse richesse ? Car c'est comme une ironie que le paysage ne soit jamais si beau qu'en automne, avant sa cruelle transformation hivernale.

Elles vont où s'en vont nos rêves et nos chansons.

Ne sont elles pas, elles, la Beauté, la Jeunesse et l'Amour, toutes nos chansons et tous nos rêves ?

Ecoutez chanter l'âme endolorie du poète :

Automne au ciel brumeux aux horizons navrants,
Aux rapides couchants, aux aurores pâlies,
Je regarde couler avec l'eau des torrents,
Tes jours faits de mélancolie !

Sur l'aile du regret mes esprits emportés,
— Comme s'il se pouvait que notre âge renaisse ! —
Parcourent, en rêvant, les coteaux enchantés
Où jadis sourit ma jeunesse.

Je sens, au clair soleil du souvenir vainqueur
Refleurir en bouquet les roses déliées,
Et monter à mes yeux, des larmes qu'en mon cœur,
Mes vingt ans avaient oubliées !

C'est vous qui portez, dans vos yeux clairs, dans vos yeux de vierges, ces larmes oubliées, promeneuses automnales aux cheveux flottants, aux pieds blancs, exquissant une danse encore sur les gazons séchés où les dernières paquerettes sont mortes. C'est à vous que je confie ce trésor des impressions abolies et cependant vivantes encore dans mon souvenir ! Hâtez-vous !

Voici que les antans moroses
Vont parsemer d'or les gazons
Et, vers les pâles horizons,
Emporter le souffle des roses !

Voici que les heures voilées
Se hâtent vers le seuil des soirs,
Et que de vagues encensoirs
Fument au penchant des vallées.

Voici que les couchants de cuivre
Sonnent l'adieu des jours vermeils
Et, sous l'aile des lourds sommeils,
Appellent les cœurs las de vivre !

Belles promeneuses, hâtez-vous !









SCHUTZENBERGER

Léda et le Cygne

Calme dans la beauté sereine de son corps
Où la froide clarté de son âme se mire,
Léda rêve au penchant des coteaux ; elle admire
Son être harmonieux fait de grâce et d'accords.

Ignorant la douleur et rebelle au remords,
Les Poètes, pour elle, ayant brisé leur lyre,
Distraite, elle sourit au tranquille délire
Du grand cygne inconnu dans le pays des morts.

Idole au cœur d'airain, damnation des justes,
Femme, l'humanité meurt à tes pieds augustes,
Ayant bu le poison cruel de tes baisers.

Les Dieux mêmes jaloux de nos saintes tortures,
Sont venus dans tes bras chercher des sépultures
A leurs désirs vaincus mais jamais apaisés.

Car c'est un Dieu qui, sous ce blanc vêtement de neige vivante, sous ce frisson candide d'ailes prêtes à s'enfler comme des voiles, sous cette forme harmonieuse, glisse à tes pieds, dans l'eau transparente où s'ouvrent les yeux allanguis des nénuphars. C'est un Dieu, et le plus puissant de tous, qui a quitté l'enchantement des Olympes où vibrent des harpes éternelles, où les astres promènent des chars de lumière dans la poussière azurée des firmaments, où les mille caprices de la fable s'évanouissent en voluptés sans cesse renouvelées, pour ce coin de nature tranquille, pour ce paysage à peine mystérieux où la lumière filtre, dans la solitude estivale d'un jour dont tu as fui les rayons ardents. Et cependant que tu le contemples, ô Léda, avec un peu de raillerie aux lèvres, sûre de ton pouvoir supérieur au sien,

lascive cependant, et ayant dénoué, pour lui, l'or de ta chevelure sur la blancheur de tes épaules, l'âme d'un homme s'éveille en lui, rien que par ce fait de l'immense amour d'une femme. Voilà qu'il connaît toutes les angoisses de l'amant que la froideur de la bien-aimée déchire. Ecoute plutôt la chanson qu'il unit au murmure berceur des roseaux.

Quand la Beauté revêt un marbre que n'habite
La pitié, ni l'amour, et qui semble vivant,
Le désir éternel en vain fouille et s'irrite
Aux flancs toujours intacts de ce corps triomphant.

Cette image des Dieux, cette forme qu'agite
Un souffle égal, pareil au sommeil d'un enfant,
Cette splendeur où rien d'animé ne palpite,
Je l'aime d'un amour immense et décevant.

Mais, pour ne pas souffrir, tu n'est pas immortelle,
Léda ! — ne sais-tu pas que la nuit est cruelle
Au troupeau de Pluton le sinistre pasteur ?

Va, ne crains rien, Léda ! Lorsque sous ta mamelle,
Elle mettra sa main, sans y trouver ton cœur,
La Mort, en t'embrassant, t'appellera : ma sœur !

Et le pauvre cygne blanc cache sa tête désespérée dans la profondeur humide des hautes herbes.



ZACHARIE BATON

Femme nue

Dans la tiédeur de la chambre qu'elle emplit du vivant arôme de sa jeunesse nue, elle reste assise, une main appuyée sur la large table que revêt un tapis aux changeantes couleurs, vaguement distraite par un bruit du dehors, par le murmure de la vie qui jamais ne nous

permet le receuillement d'une parfaite solitude. Et, la tête relevée dans un mouvement très fier qui noue le beau développement de sa chevelure sombre sur sa nuque légèrement infléchie, elle semble ainsi une guerrière sous son casque d'ombre. Dans sa main demeurée immobile le livre ouvert qui la charmait, tout à l'heure, est resté à la même page d'où son regard s'est détourné.

Que lisiez vous ainsi, Mademoiselle, dans le repos d'une séance chez le peintre, ou bien dans cet abandon de vos charmes naturels que vous permet la certitude de ne pas être troublés par des regards importuns? Sans doute, un des derniers romans à la mode, et très justement, l'*Armature* de Paul Hervieu qui vous révèlera un monde gagnant peu à être connu, ou le *Lys Rouge* d'Anatole France, un très noble poème. Et je ne saurais que vous féliciter de ce choix. Mais faites attention, cependant, qu'il faut laisser à l'hiver cette distraction de lectures tour à tour charmantes et studieuses. Et, si vous aviez raison de lire il y a un instant, vous avez plus raison encore d'écouter, une minute, cette chanson, du Printemps nouveau qui chante aussi bien dans les rues où les fleurs passent par charetées que dans les bois qui s'emplissent de violettes, d'anémones et de coucous aux jaunes carolles.

Une chanson d'amour monte dans cette musique des choses et qui sait si ce n'est pas à vous qu'elle s'adresse, à vous ou à quelqu'une que vous connaissez bien. Car il n'est pas de femme, ayant eu de la beauté, qui ne nous ait fait souffrir. Ecoutez la toujours, car d'autres pareilles ont certainement été composées pour vous.

Le pied blanc de l'Aube a laissé
Des poussières d'argent dans l'herbe
Et mit un pleur vite effacé
Au cœur d'argent des lys superbes
— O les beaux matins de printemps
Où le soleil, dans les rosées,
Allume des fleurs irrisées
De feux pâles et palpitants !

Quand elle eut sur mon cœur joyeux
Mis son pied, vivante lumière,
Des larmes mouillèrent mes yeux
Et mon cœur s'en fut en poussière.
— O les beaux matins de printemps
Où l'âme aux fleurs appareillée,
Au baiser de l'Aube mouillée,
S'emplit de rayons éclatants.

Le vent a séché sur les fleurs,
Ce duvet brillant d'eau céleste.
De celle qui causa mes pleurs
A peine un souvenir me reste.

— O les beaux matins de printemps,
Pour la Nature et pour la vie,
Votre douceur, trop tôt ravie,
Ne dure que bien peu d'instants.

Et, c'est pourquoi, Madame, mieux encore que de lire et même d'écouter la chanson lointaine qui passe dans le vent, il convient d'aimer tant qu'on est jeune et belle comme vous !






AD. LALYRE - Chennevieres
MDCCCLXXXIV



LA LYRE

Le Concert des Sirènes

Au fleuve qui, jailli de l'œil clair de la source,
Sous la gaîté des cieux traîne, comme un long pleur,
Des naïades des bois l'immortelle douleur,
J'ai dit : emporte, aussi, mon âme dans ta course !

Il s'en va vers la mer, gouffre large et profond,
Où, comme les Soleils, tombés des Empyrées,
Je veux aller laver les blessures sacrées
Que l'Amour et la Mort éternelle me font.

Il s'en va vers la Mer, grande lyre étendue
Qui vibre aux pieds divins de celle en qui je meurs,
Et, déchirant des vents les lointaines clameurs,
Emplit les cieux béants de sa plainte éperdue.

O Fleuve ! il en est temps ! je veux, avec tes flots
M'engloutir près des bords qu'éclaire son image,
Et, jusque dans la Mort, l'emportant sans partage,
Répandre sous ses pieds, mon sang et mes sanglots.

Ainsi chantait l'amant désespéré dont la maîtresse avait fui vers la mer emportant tout son rêve et toutes ses tendresses. Le fleuve eut pitié de lui — car toutes les choses de la Nature sont bonnes, — et lui prêta sa course jusqu'au rivage. Mais le rivage était désert. L'infidèle avait fui plus loin encore que la caresse dorée des sables et les palmes d'argent des reflux. Le malheureux s'endormit, brisé de fatigue, à la musique du flot, et c'est son rêve, que le caprice harmonieux du peintre a mis sous ses yeux, en cette image charmante de sirènes dont les instruments et les voix bercent son sommeil : celle-ci couchée sous la vivante toison de sa lourde chevelure dénouée, nonchalante sous l'éclat de ses chairs nacrées, avec un éblouissement de perles entre ses lèvres entr'ouvertes, et des reflets d'émeraude sous ses paupières ; cette autre accrochant la blancheur de son bras lassé aux naseaux amou-

reux d'un dauphin ; celle-là, sur un roc verdoyant assise, promenant à son menton la flûte inégale de Pan ; cette autre encore suivant, avec ses compagnes, le mouvement oscillant de la vague qui déferle dans un éblouissement d'écume.

Au milieu est celle qu'il aime, Sirène devenue, de femme qu'il l'avait adorée — Oh ! que la métamorphose doit se faire simplement ! — Sans se soucier de ses larmes, aussi cruelle dans sa divinité qu'elle l'avait été jadis, elle chante à la mer qui la berce dans ses bras, à l'oubli qui seul nous permet de vivre, à la Beauté qui seule, demeure immortelle, et qui, sous ses traits, semble jaillir encore, une seconde fois des flots.





MERLIN

Nymphe

Sous le ciel bleu qui dort et, sur le bord des eaux,
A l'urne du grand bois buvant l'ombre épanchée,
Elle laisse flotter, à tous regards cachée,
Ses cheveux parmi l'ombre obscure des roseaux.

Des monts échevelés au vallon revenue,
Elle y savoure en paix la fraîcheur des gazons
Et la demi-clarté des jeunes frondaisons
Qui penchent leurs baisers sur son épaule nue,

Le paysage est doux, voluptueux, aimant,
Et d'adorations frémissantes l'effleure.
La Nature est plus tendre aux lieux où l'onde pleure,
Où descend le regard ami du firmament.

Et le corps de la Femme est fait pour les tendresses
De tout ce qui respire et meurt sur son chemin.
Le fruit naît pour sa bouche et la fleur pour sa main :
Pour elle la mort a d'immortelles caresses.

Ces arbres jauniront, le flot silencieux
Séchera sous le vent ; ici bas tout s'efface ;
Seules, au seuil des ans, demeurent face à face,
La Beauté de la Femme et la clarté des Cieux.

Sur l'herbe tiède encor du baiser de l'Aurore,
Sa chair vient chastement rayonner à son tour,
Et son éclat, venant après l'éclat du jour,
Illumine les bois, l'air et le flot sonore.

Telle vous l'admirez, en cette vivante et harmonieuse image, la nymphe étendue dans la prairie diaprée de fleurs sauvages, abandonnant la souplesse de son corps aux déclivités doucement périlleuses du rivage, si bien que sa nuque plonge dans l'eau, sa chevelure semblant descendre de

l'urne marmoréenne de son front, comme un flot d'ombre qui se mêle au flot d'azur du ruisseau, cependant que son torse se cambre et que ses jambes s'allongent, développant, en une pose voluptueuse et chaste, à la fois, les beautés adolescentes d'une impeccable académie. Et ses yeux semblent se détourner du ciel pour suivre le frisson d'argent de l'eau dont sa tête est comme enveloppée, cependant qu'un sourire vague passe sur ses lèvres, léger comme le vol des libellules qui, du craquement vitreux de leurs ailes transparentes, font passer l'imperceptible cliquetis, dans le silence embaumé de l'air.









ALBERT ÉDOUARD

Diane surprise

Sérénité des temps où j'aurais voulu vivre,
Calme du bois profonds dont le parfum m'enivre,
Dans le souffle lointain des âges révolus !
Près des sources en pleurs vous ne revenez plus

Ecouter la chanson tremblante des feuillées,
Vierges du rêve antique à nos voix éveillées,
Sœurs des Dieux exilés que, courbés sous l'affront,
Le peintre et le poète à jamais pleureront!
Qui vous ramènera, sous la fraîcheur des ombres
Que l'oblique soleil fait tomber des bois sombres,
Comme un dernier manteau qu'il dépouille en penchant
Son torse de lumière aux gouffres du couchant.
L'azur qu'a déchiré le fer de sa charrue
Se recueille, sentant sa profondeur accrue,
S'ouvrir, dans le secret d'innombrables sillons,
Aux floraisons du lys des constellations.
C'est l'heure ténébreuse et l'heure taciturne
Où, du rivage d'or, monte le vent nocturne,
Où l'homme d'à-présent, sans Dieux pour l'en guérir,
Souffre l'ennui de vivre et la peur de mourir....

Ainsi se lamente, en moi, le regret des âges révolus dont je demeure, à travers le temps, l'inconsolable exilé, chaque fois que quelque fantaisie de la peinture me reporte aux mythologiques temps où les Déesses habitaient les bois sacrés, chantées par le murmure éperdu des sources, magnifiées par l'hymne des oiseaux, caressées d'ombres parfumées par les frondaisons agitant leurs palmes. Telle je ressens, une fois de plus, cette mélancolie devant cette jolie image de Diane surprise ramenant pudiquement un coin du voile sur son ventre et ses seins, retirant brusquement de l'eau transparente, la blancheur

de son pied qui s'y reflète comme dans un frisson d'argent vivant. Heureux Actéon qui l'entrevis ainsi, un instant, même au prix de ton immortel châtiment !

C'est ton âme curieuse et non guérie qui vis encore aux pensées obscures des grands cerfs habitant des bois. Quand ils glissent leurs têtes boisées, elle-mêmes, entre les branches, allongeant leur cou aux reflets d'or, un léger brouillard à leurs naseaux humides, ils semblent toujours, familiers des grands étangs qui rêvent, au carrefour des avenues épier si quelque nymphe égarée ne viendra pas y plonger, se croyant seule, et révéler ensuite, aux regards du ciel, la beauté reposée de ses formes rafraîchies. J'imagine que si quelque belle châtelaine, prise d'une balnéaire fantaisie, me donnait cette illusion, ce grand cerf conserverait, un instant, cet espoir fou d'une nouvelle métamorphose qui le rendrait à l'humanité. Car vraiment tout, en ce temps présent, va si bien au rebours des belles rêveries de l'âme antique, que les prodiges accomplis autrefois devraient se reproduire au rebours !



LE QUESNE

Les Quatre Dames

Une charmante fantaisie, n'est-ce pas, qui nous montre, sous un aspect particulièrement gracieux, très moderne, et délivré de tout hiératisme fâcheux, les quatre dames d'un jeu de cartes, toutes les quatre élégamment

ceinturées d'orfèvreries, très légèrement drapées seulement, tenant à la main une fleur emblématique, en des poses variées et suggestives qui justifieraient, mieux que toute autre chose, et surtout l'*auri sacra fames*, la passion des joueurs.

Savez-vous quelles furent, à l'origine, soit au XV[e] siècle quand l'usage de la gravure sur bois eut donné leur dénomination définitive aux personnages des jeux de cartes, les quatre dames auxquelles nous sacrifions encore aujourd'hui ?

La première, la dame de Cœur, c'est Isabelle, la propre femme de Louis le Débonnaire, ou encore, comme le prétend le père Daniel, la mère de Charles VII, Isabeau de Bavière.

La seconde, la dame de Trèfle, qui a nom Argine, (anagramme transparent du mot latin Regina), est Marie d'Anjou, la femme de Charles VII.

La troisième, la dame de Carreau, n'est pas tout à fait une reine. Sous le pseudonyme de Rachel, elle représente Agnès Sorel, simple maîtresse du Roi.

Enfin, la dernière, la dame de Pique, portant le nom de Pallas, n'est ni plus ni moins que Jehanne, la bonne Lorraine, dont un roi, tardivement reconnaissant voulut honorer la mémoire en en faisant la déesse de la Guerre.

Êtes-vous satisfaits de mon érudition ?

Elle est vraiment trop rare pour ne pas être remarquée.

Je passe rapidement au commentaire de fantaisie que me paraît surtout comporter cette ingénieuse composition.

Je vous embarrasserais fort sans doute, en vous demandant de faire un choix entre toutes ces beautés. Le berger Paris n'en eut à juger que trois, que mon ami Paul Gervais nous avait montrées l'an passé. Encore paraissait-il inquiet de son choix. Combien plus troublant me rend le nôtre encore par une concurrente de plus !

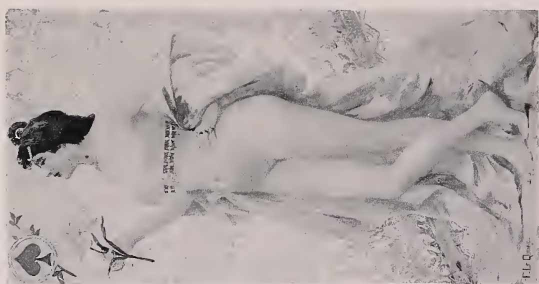
Certes, Madame Judith, c'est avec un orgueil visible et charmant, autant que légitime, de votre personne que vous caressez légèrement vos narines d'un calice de fleurs et j'admire sans réserve, la courbe charmante et légèrement infléchie de vos reins souples et abondants tout ensemble. Difficilement, Madame Argine, je demeure insensible à cette belle saillie de vos seins et de votre ventre

qui semble préluder à quelque danse voluptueuse, comme on les aime en Orient. J'adore positivement, Madame Rachel, le mouvement curieux dont vos jambes se croisent, en avant, cependant que votre jolie main plonge dans les rondeurs savoureuses de vos hanches.

Et cependant, c'est à la dame de Pique, Madame Pallas, que j'apporte mon hommage, pour ce que, la fierté insolente de sa pose me paraît pleine de charme et aussi que, d'un souffle imperceptible très léger, elle semble effaroucher les pétales de la fleur dressée entre ses doigts, comme celle que j'aime à jamais fit, un jour, en soufflant sur mes rêves !

Adorables toutes les quatre, au demeurant.

Eh ! mon Dieu ! puisque nous sommes au Printemps où l'infidélité est de règle, où le besoin des renouveaux se plante, au cœur même de l'homme, comme une flèche, pourquoi ne conseillerai-je pas, aux plus jeunes que moi, de ne faire aucun choix définitif et d'aimer, tour à tour, si Dieu le permet, ces exquises personnes, modes si divers de la seule chose vraiment immuable et vraiment éternelle : La Beauté !










HENRI DANGER

Baigneuse

Que tu soies quelque fille de Diane surprise par le caprice d'un nouvel Actéon, sœur héroïque et douce des nymphes immortelles, ou que tu soies, simplement, quelque contemporaine égarée, par un caprice dominical, dans

quelque coin de verdure prochaine encore de Paris; que ce décor de feuillages sombres et d'eau limpide, d'herbes hautes et de petites fleurs croissant entre les hautes herbes, soit voisin de quelque Hymète, voisin lui-même de l'Olympe et dont un bourdonnement d'abeilles sacrées enveloppe d'or le sommet, ou simplement un carrefour de forêt où les canotiers viennent se reposer, après une longue course sur le fleuve; que tu appartiennes à la légende ou à la réalité, ô Femme nue, sacrée parce que tu es nue, je te dirai la même chose et je te chanterai les mêmes vers :

Fille des jours sacrés, quelle main sacrilège,
Dans la nuit dispersant tes honneurs abolis,
De ton front triomphant a fait tomber les lys
Qui mêlaient leur blancheur à sa blancheur de neige ?

Contre le temps cruel nul pouvoir ne protège
L'immortelle Beauté sous les soleils pâlis,
Puisque son manteau d'ombre emporte dans ses plis,
De tes antiques sœurs le lumineux cortège.

Triste et dernière fleur des printemps radieux,
Tu restes seule, hélas ! de la race des Dieux,
Des Olympes défunts à jamais exilée !

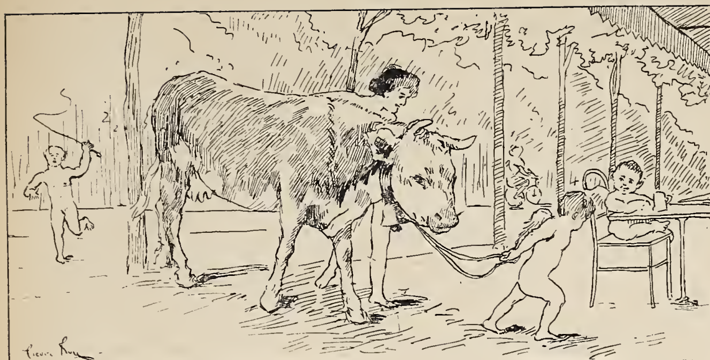
Je brûlerai, pour toi, la myrrhe avec l'encens,
Et, si, jusqu'à tes pieds s'élèvent mes accents,
Par la lyre, du moins, tu seras consolée !

Car seule, ô gardienne des formes divines, Femme dont la pitié laisse quelquefois cheoir, jusqu'à tes chevilles élancées, le poids inutile des vêtements, le sacrilège fardeau qui nous cache ta beauté, tu consoles le peintre et le poète de vivre dans le commerce des journalières laideurs sous l'oppressante variété de tout ce qui nous entoure.

Aussi ne cesserai-je jamais de te louer, aussi longtemps d'ailleurs que les sots continueront de t'anathématiser au nom de leur pudeur imbécile, toi dont j'ai dit, au temps de ma fervente jeunesse :

O splendeur de la forme à la forme transmise !
Le temps garde à nos fils l'éternelle surprise
De ton divin sourire, ô fille de Vénus.

O Beauté de la Femme ! ô seule Beauté vraie !
Je suis des insensés que ta grandeur effraye
Et dont la lèvre effleure à peine tes pieds nus !



DELAÇROIX

Parfum du Soir

Un souffle de parfums s'élève
Des taillis profonds où mon rêve
Suivait le vol d'un long espoir...
Me vient-il de sa lèvre amie ?
— Non ! ce sont les fleurs que le soir
Mêle à la bruyère endormie.

Ces vers me reviennent en mémoire, devant cette jolie composition où toutes les poésies sérénales sont si bien évoquées, beauté mélancolique que la chute du jour met au front blanc de la femme, allanguissement du paysage dans le déclin de la lumière à l'horizon, enivrement de toutes les choses s'extasiant dans l'haleine mourante des roses et des primevères, des violettes et des lilas. Celles-ci comme en de pieux reliquaires, recueillent les pétales défunts, les calices flétris, d'où montent, pour le réveil immortel des souvenirs, le

Parfum toujours en fleur des roses défleuries.

Celles-là arrondissent leurs beaux bras nus comme autour d'une urne d'où monterait, vers le ciel, la fumée bleue d'un encens sans cesse renouvelé. Oh ! l'heure captivante, charmeresse et délicieusement désespérée ! Oh ! la clémence du Temps qui nous verse ce moment de rêverie !

Des souffles attiédis, sous les cieux taciturnes,
Roulaient le fleuve errant des vivantes odeurs,
Lointain enchantement des floraisons nocturnes,
Du monde des parfums invisibles splendeurs.

J'en oubliai l'effroi de ces ombres moroses
Que l'heure à nos cerveaux, comme aux monts, vient asseoir,
Et j'admirai comment l'air pénétrant du soir
Fait, jusque sous nos fronts, monter l'âme des roses.

J'avais maudit l'azur et ses illusions ;
Mais sentant, réveillé des mornes visions,
Respirer sous mes pas, l'argile maternelle,

Le désir me surprit de me mettre à genoux,
Et d'adorer, perdu dans la nuit solennelle,
Cette grande pitié de la Terre pour nous !

Vous êtes cette pitié vivante, douces images de femmes qui prenez, pour ainsi parler, la forme des parfums, les corps harmonieux dont l'haleine des fleurs est l'âme ; vous qui mêlez une vision d'amour et de tendresse à cette griserie des sens qui nous vient de ces arômes dont le soir est l'hôte mystérieux. Car rien est immatériel au même point, que cette puissance des parfums, dans les impressions qui nous viennent de la Nature. Ne vous hâtez donc pas trop dans votre tâche ! Prolongez-la, même quand le jour ne sera plus qu'un frémissement de pourpre à l'horizon et que les premières étoiles mettront comme des cassures d'argent au bouclier de lapis-lazuli du ciel !




Paul Tillier



PAUL TILLIER

Sirènes d'eau douce

Celles-ci n'ont rien de l'air voluptueusement farouche de leurs grandes sœurs des mers profondes, de celles dont la voix charmeresse attire les marins imprudents vers les grottes cœruléennes où la mort et le baiser habitent, sous la sérénité menteuse des grands rochers battus par le vol

circonflexe des alcyons. Elles ne semblent pas méditer des tendresses mortelles à ceux qui s'abandonnent aux blancheurs caressantes de leurs bras éternellement tendus ; elles ne mêlent pas, aux fureurs bruyantes d'un Océan, une chanson consolatrice et tout ensemble, perverse. Leur royaume est infiniment plus modeste. Sous les ombrages fleuris des rives, au bord des étangs dont l'œil calme s'ouvre entre des cils de roseaux, sur l'herbe tiède où le soleil verse des nappes d'or à travers quelque éclaircie des frondaisons, elles goûtent la douceur de l'ombre et c'est une simple mandoline qui chante entre leurs doigts paresseux. Attendent-elles quelque amoureux dans cette retraite exquise ? Je l'espère pour ceux-ci. Mais cette attente n'a rien des fureurs inquiètes des assoiffées d'amour que la Fable a chantées.

Ces amoureux seront, sans doute, de simples canotiers dont nous verrons, tout à l'heure, poindre la barque, sur cette eau à peine troublée par un soufle égal et dont le martin-pêcheur aux émeraudes vivantes est le seul oiseau familier.

Tout le poème nautique de ma jeunesse sur la Seine, au temps où la Seine reflétait encore les azurs vagabonds du ciel, me revient en mémoire devant ce joli ta-

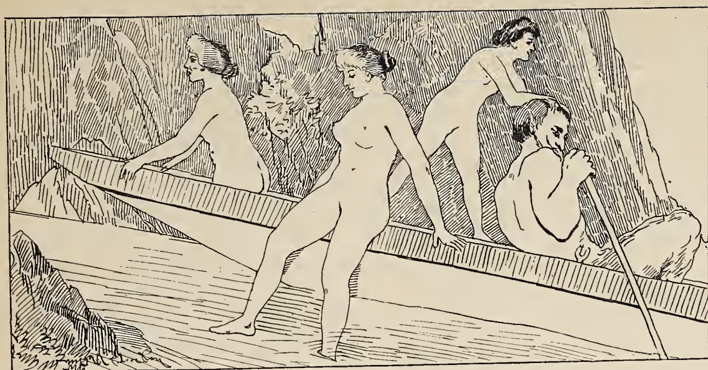
bleau d'une si gracieuse inspiration. Me voici sur mon batelet, par une de ces jolies matinées où je suivais, en même temps, le fil de l'eau et le caprice de mes rêves. C'est bien cela — un ciel adorablement fin, un ciel gris de perle dont l'image tend sur l'eau, des reflets d'ardoise, sur l'eau mate et ne réfléchissant rien des choses de la rive, ni la verdure auréolée des grands arbres, ni les rares maisons dont le pied baigne presque dans le fleuve. Le silence matinal dans cette uniformité de l'onde et de la nue ; celle-ci coupée seulement par le sillage d'argent de ma barque, celle-là rayée de jaune pâle à l'Orient, par les révoltes inutiles du soleil emprisonné. Bon temps pour la rêverie que ne distrait aucun de ces accidents, pittoresques ou lumineux, de nature qui nous chassent de nous-mêmes, en nous rendant à l'activité dévorante des impressions. Aussi comme je me réjouis encore d'imaginer et de me souvenir, tout en descendant, par la mémoire, le long des îles qui étaient autrefois l'honneur de la Seine et que la sauvagerie des propriétaires a dépouillée depuis de leur magnifique et séculaire frondaison pour ne laisser d'horizon aux promeneurs, que les sales et gigantesques tuyaux de pipes des manufactures riveraines ! Sourd aux cinglements de fouet des charretiers sur la double rive, j'évoque tout ce monde charmant des belles heures écoulées et des maî-

tresses abolies, trouvant, dans le souffle du vent qui les emporta, les caresses lointaines, et sentant se rouvrir, à chaque coup de rame, les blessures des anciennes trahisons.

Car ma vie d'écumeur de rivière avait toujours pour but une de ces idylles, comme celle que le caprice du peintre, met sous nos yeux, quelque coin de bois fleuri par où j'avais vu disparaître Galatée derrrière les saules, et où m'attendaient quelques-unes de ces sirènes d'eau douce dont la beauté nous apparaît si tentante et si rassurante à la fois. Mais comme il ne s'y fallait pas fier d'avantage qu'aux filles cruelles de Thétis ! Que de fois leur rire charmant m'a mordu en plein cœur ! Que de fois j'ai laissé mon âme captive au filet de leurs chevelures dénouées où se prenaient aussi, dans un imperceptible tissu de lumière, les ailes imprudentes des libellules nacrées et des papillons veloutés.

Ah ! la Femme est toujours redoutable, aussi bien dans le plus débonnaire des paysages amoureux, que dans le décor tumultueux des plus effroyables naufrages ! Je ne sais si sa douceur n'est pas encore plus à craindre que sa colère !

O Sirènes d'eau douce, qui m'avez donné des jalousies et des fièvres, mon souvenir pour vous est fait, tout ensemble, de blessures rouvertes et d'ineffables pardons !



MARIE PERRIER

Eveil

En un mouvement d'une élégance naturelle infinie, elle a soulevé au-dessus de sa tête souriante, le trésor doux et pesant à la fois, de sa belle chevelure qui s'éplore, à la façon d'un saule, le long de ses bras ruisselants, et

qui descend, le long de ses formes délicates et unies, avec un abandon de fleuve qui s'épanche. Certes jamais fleuve n'eut plus belles rives que ces chairs harmonieuses d'un contour si voluptueux et si pur, à la fois, ici montagnes de neige que teinte une lumière rosée comme celle des aurores : là beaux développements de lignes vivantes, sinueuses comme si elles cherchaient, dans leur serpentine fuite, la caresse d'un lointain baiser. Et ce beau fleuve où se jouent de mystérieuses lumières, comme celles des premières heures de la Nuit, quand les étoiles déchirent, à peine, par places, le rideau du ciel qu'agite un souffle de parfums, descend aussi jusqu'à l'eau de la source où se mire le trésor de grâces qu'est la Femme dans les épanouissements du réveil.

C'est que le grand poème auroral qui semble monter de l'horizon aux clartés mêlées de pourpre et d'or, chante autour d'elle, autour de sa beauté renaissante des ombres profonde de la nuit et de l'immobilité tentatrice du sommeil.

O Femme qui t'éveilles dans le délicieux décor de la Nature en fête, autour de toi,

De l'horizon perdu dans les frissons de l'air,
Comme un fleuve lacté la lumière s'épanche
Sur le coteaux légers que baigne son flot clair :
— L'Aube, sur les coteaux, traîne sa robe blanche.

Les grands arbres sentant les oiseaux éveillés.
Chuchottent dans la brise errante où s'évapore
L'âme des derniers lys par la Nuit effeuillés.
— L'Aube sur la forêt pose son pied sonore.

Sur l'herbe drue où court l'insecte familier,
Une gaze de longs fils d'argent s'est posée,
Et la bruyère aigue est pleine de rosée.
— L'Aube, sur les gazons, égrène son collier.

Dans le ruisseau que l'Aube effleure de ses voiles,
Se réfléchit déjà le doux spectre des fleurs ;
Et sous l'ombre où tremblait l'œil furtif des étoiles,
S'ouvre l'œil allangui des pervenches en fleurs !

O toi qui domines, du triomphe de ta Beauté, ce triomphe de la Lumière lui-même, et sembles le soleil vivant descendu pour l'enchantement des êtres et des choses, taille, pour tes formes charmantes, une robe de clarté dans ce grand vêtement d'Aurore, bois la rosée aux calices des fleurs qui s'ouvrent à tes pieds, prends une parure à ce collier de pierreries qu'égrènent les souffles du matin aux cîmes tremblantes des hautes herbes. Car c'est pour toi qu'est fait tout cela, le bruit caressant de la

source qui attend, impatiente, ton image toute entière, la douceur de ce tapis qui met un velours parfumé sous la trace rose de tes talons, l'innombrable chanson des oiseaux qui viendront boire tout à l'heure aux gouttelettes qu'aura semées, sur le sable, ta longue chevelure au sortir de l'eau qui t'attire et la mouillera de larmes, quand tu la quitteras.

L'éveil de la Femme, c'est le grand sursaut de la Nature en fête vers la Beauté, vers la Lumière, vers l'Amour.









RÉALIER-DUMAS

L'Été

Écoutez la chanson que dit au loin, derrière ce rideau de verdure, par delà ce rempart d'ombre que reflète la transparence amoureuse de l'eau, en même temps que l'image délicate de Celle qui semble l'âme même de toutes

ces splendeurs, le poète grisé de lumière et de parfums :

Voici que l'or vivant des blés,
Sous les faucilles s'amoncelle,
Tandis que l'or des cieux ruisselle
Au front des chênes accablés.
Partout la lumière est en fête :
Dans l'azur rayonnant et sur la moisson faite,
Partout, en flots divins, s'épanche la clarté.
Gloire à l'Été !

Sous la morsure des soleils
Toute sève brise l'écorce
Et vient épanouir sa force
Dans le pourpre des fruits vermeils.
Partout, sur les bois, dans la plaine,
La vie a débordé comme une coupe pleine
Et le sang de la terre a vers les cieux monté.
Gloire à l'Été !

Sous les midis silencieux
De la canicule qui passe,
On dit qu'un baiser, dans l'espace,
S'échange de la terre aux cieux.
De cette caresse féconde
Naissent les biens sacrés qui font vivre le monde.
En elle est la lumière et la fertilité.
Gloire à l'Eté !

Mais ce n'est pas le triomphe des gloires estivales qu'il convient de célébrer devant ce spectacle infiniment plus

beau encore certainement de la Beauté nue livrant aux caresses du vent, à l'âme des parfums, à la musique des sources, l'objet divin du culte de toutes les choses. Que sont ces magnificences du ciel bleu comme une immense pierrerie, de la terre jonchée d'or, des arbres ployant sous leur savoureuse richesse, des aurores hâtives toutes baignées de rose, et des couchants descendant, dans un manteau de pourpre, les marches d'or de l'horizon, auprès de cette merveille du corps féminin dans cet abandon des pudeurs mensongères dont il est toujours voilé aux hommes d'aujourd'hui.

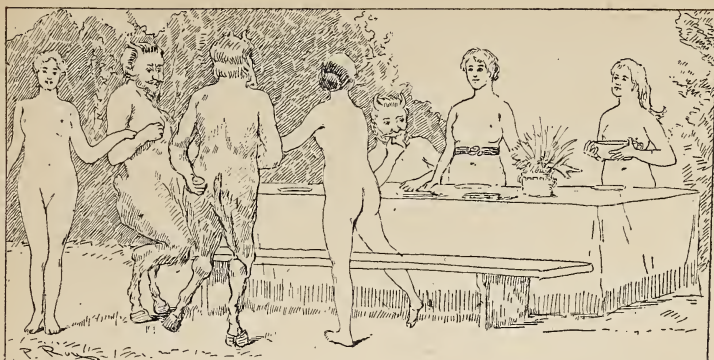
Corps de la Femme, argile idéale, ô merveille !

dit un admirable vers de la *Légende des Siècles*, et c'est une verité, le fond même de toute poésie, qu'à rien au monde, ne se doit attacher une admiration puérile. Contemplez la grâce de ce cou qui fleurit, au sommet, l'épanouissement crespelé de la nuque, le noble dessin de ces épaules qui s'élargissent comme un fleuve lacté, et la courbe harmonieuse de ces hanches semblant les flancs d'une amphore élancée.

Et, devant ce tableau, le plus beau qui soit au monde, monte le recueillement du grand bois qui semble suspendre,

un instant, le murmure de ses feuillages, de l'eau limpide dont l'imperceptible frisson semble fait de muets baisers, des roseaux pareils à des flèches plantées dans un carquois d'argent, et des fleurs ouvrant à peine leur calice comme dans un sourire parfumé !





MOREAU-NÉRET

Vénus et les Colombes

Avec des pâleurs de rose trémière
La fleur du jour s'ouvre à l'horizon clair
Et monte, semant, aux voiles de l'air,
En ruisseau d'argent, ses pleurs de lumière.

Comme un vol léger de papillons blancs
S'éparpille, autour, un essaim de nues
Secouant, encore, à leurs ailes nues,
Du cœur d'or des lys les duvets tremblants.

C'est à cette heure exquise, et semblant monter, avec les buées matinales, de la surface argentée de l'étang où le nénuphar ouvre ses lourdes paupières, le long voile qui enveloppe ses formes charmantes mêlant ses plis à ceux du brouillard où passent les roses éteintes du ciel, que Vénus m'apparaît, en cette charmante image, auréolée de blancheur, célébrée par tous les réveils, assise sur un trône invisible fait des adorations de tous les êtres et de toutes les choses, soutenant de sa main fuselée, la colombe aux ailes palpitantes, prête à prendre son vol, cependant que les volubilis se déployent dans les feuillages et que des souffles légers mettent un frémissement dans les frondaisons dont elle est enveloppée.

Bien que le classique Amour sous les traits d'un enfant ailé, joue à ses pieds, comme dans les mythologiques fantaisies de Boucher et de Fragonard, elle est de grâce toute moderne, de charme contemporain, cette jolie figure nue coiffée comme nos Parisiennes, au torse plutôt svelte dien que lointain des maigreurs si déplorablement à la mode aujourd'hui.

Oui, Madame, je ne suis pas convaincu de ne pas vous avoir rencontrée hier, au Bois, dans quelque voiture mignonne que vous conduisiez vous même, fêtée au passage, du sourire banal de tous les godelureaux. Mais vous n'en êtes pas moins Vénus, et pas moins à votre place dans cette apothéose d'aurore, dans cette fumée d'encens qui monte des eaux tranquilles, dans ce vacarme de palmes verdoyantes agitées par la Nature autour de votre front triomphant. Car vous êtes la Beauté immuable dans les transformations de toute chose, celle dont le corps harmonieux met une sérénité voluptueuse dans l'âme des poètes, tente le pinceau des peintres et le ciseau des sculpteurs, celle qui règne sur le monde par une condescendance que justifie mal la dégénérescence de celui-ci. Peut-être prenez-vous, pour ce qu'ils valent, les hommages des tristes hommes que nous sommes, vous qui étiez faite pour l'adoration des héros ! Je ne vous en remercie que d'avantage ; car je me demande avec anxiété ce que deviendrait le peu que vaut déjà ce monde si s'en exilait, à jamais la beauté !







THIÉROT

La Roche et le flot

Autrefois, en rêvant au bord de la Mer, j'ai entendu sa plainte. Ecoutez-la comme moi.

Par l'invisible fouet des antans flagellée,
Et pleine de sanglots dans l'air silencieux
Sous l'immobilité magnifique des cieux,
Je traîne ma douleur toujours renouvelée.

Des constellations le regard fraternel
Dans le miroir tremblant de mes ondes s'effare,
Et le tranquille feu qui rayonne du phare
Se rompt, en faisceaux d'or, sur mon flanc éternel.

D'un bras lassé je bats, sans relâche, la grève,
Et, des rideaux pourprés qui ferment l'horizon,
A mon sommeil, en vain, je fais une prison,
Sans m'endormir jamais au repos de mon rêve.

L'écume, en lys d'argent, s'effeuille dans ma main,
Sans fleurir d'autres bords que la rive connue ;
Et sans changer, un jour, de place sous la nue,
D'un innombrable pas je heurte mon chemin.

Je sens mon sein gonflé de floraisons superbes,
Mais dont l'essor s'arrête à mon sol tourmenté
Que ne rafraîchit pas, sous le soleil d'été,
Le souffle des parfums ou la fraîcheur des herbes.

Comme un poids inutile ou comme un vain ferment,
Je porte, en moi, la vie, impuisante et profonde :
Car les destins m'ont faite et stérile et féconde,
Immobile et pourtant toujours en mouvement.

Le sillon que je creuse au même instant s'efface
Et, les vents emportant les germes envolés,
Ni la splendeur des fruits, ni la gloire des blés,
Jamais, sous le ciel bleu ne couronnent ma face.

Ainsi se lamentait l'éternelle Thétis.

Mais voici que, sur la roche ardue, dressée devant l'impuissante caresse de la vague, éblouissant le paysage marin des blancheurs nacrées de son corps, la Beauté apparaît, souriante et dédaigneuse à la fois, la Beauté dont les longs cheveux dénoués flottent au vent salé qui y sème des larmes, dont le sourire mystérieux met une âme dans cette tumultueuse solitude. Et, les grands alcyons accourus pour la voir tendant leurs ailes aux blancheurs révoltées de l'écume, voici le flot, le flot aride, le flot qui se plaignait tout à l'heure, de son infécondité qui, des entrailles même de l'Océan rapporte, comme une offrante au spectre divin de la femme, fille de Vénus, ces floraisons étranges de perles et de corail qui sont comme la parure cachée des sombres et bleus jardins de la mer.





FRANC LAMY

Jeunesse

Je vous aime ; voici pourquoi :
Vous ressemblez à ma Jeunesse.

Comment ces deux jolis vers de Sully-Prudhomme ne vous chanteraient-ils pas dans la mémoire, devant cette délicate image ? Oui, je vous aime et vous ressemblez à

ma jeunesse, belle et capricieuse fille qui passez sous les frondaisons printanières en ployant les branches en berceau, au-dessus de votre front. Vous êtes ma jeunesse, puisque vous représentez tout ce que ma jeunesse a aimé, la Beauté brune, portant, dans ses veines, l'orgueil du sang latin, modelée, dans ses contours, suivant les formes immortelles de l'antique statuaire, seul emblême du Beau demeuré dans la déchéance de tous les emblêmes qui furent, à l'âme humaine, comme des titres de noblesse.

Ce fut l'agenouillement tout entier de mes premières années viriles devant une immuable idole, que ce corps souple et blanc, aux chairs fermes et abondantes tout ensemble, promenant la majesté de ses grâces par les beaux jardins de la Nudité triomphante. Que de pieds blancs, comme ceux-là, blancs comme des ailes de colombes j'ai baisés dans la fraîcheur des gazons matinaux, dans l'éparpillement diapré des violettes, des crocus et des primevères, cette flore qui semble faite de mignons encensoirs, dont l'âme monte, en parfums, vers la Femme magnifiée par la nature toute entière. Car j'ai connu la douceur des idylles auxquelles mon rêve, seul hélas! s'obstine encore quelquefois.

Et maintenant, si je remonte le cours de mes admi-

rations passées, de mes cultes anciens, je trouve que j'y suis demeuré, malgré les préoccupations du temps et les soucis de la vie, absolument fidèle. Quand je remonte le chemin des années révolues, avec le souvenir pour guide, je retrouve debout tous les autels que j'ai dressés sur les bords, devant lesquels j'ai répandu mes prières et mon âme. La même image en faisait la gloire, celle de la Femme qui m'était apparue, au début de l'existence passionnelle, comme digne de toutes les souffrances, et de tous les sacrifices. L'écho des sanglots de mes anciens martyres a chanté tout le long de ce pèlerinage, très doux et sans rancune dans l'accent. Qui pourrait regretter d'avoir aimé, c'est-à-dire d'avoir souffert !

Et c'est pourquoi vous évoquez encore, en moi, la mémoire de toutes celles que j'ai adorées d'une ferveur souvent châtiées par les destins, indolente et belle promeneuse aux formes nues dont la séduction habite le regard et le sourire, dont les cheveux dénoués mettent, à la blancheur de vos épaules, un manteau de nuit. Vous portez tous les noms qui me furent chers, tous ceux qui sur ma lèvre, sont venus avec la musique divine des baisers. C'est de mes douleurs que me semblent faites toutes vos beautés, fruit mystérieux de mes douloureux rêves

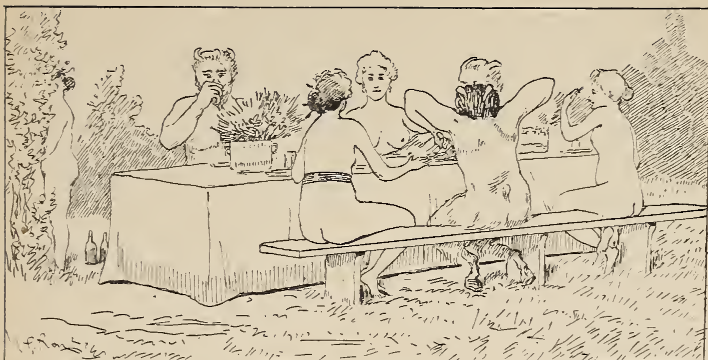
quand, étant l'esclave de l'immortelle souche de Vénus, à travers l'adoration des âges, mon souffle se mêle à celui des feuillages tremblants, autour de vous, dans un frisson argenté. O Jeunesse qui passez,

Je vous aime ; voici pourquoi :
Vous ressemblez à ma jeunesse !









LOUIS PRION

Le Premier Soupir

Dans cette composition de grâce toute décorative, une jeune fille est debout, dont un enlacement de roses suit les contours délicats, que le flot dénoué de sa chevelure baigne jusqu'au dessous des hanches, délicieusement

allanguie et prête à laisser cheoir, de sa belle main abandonnée, un rameau cueilli dans le chemin du rêve sans doute. Ce n'est pas le sommeil, mais un engourdissement voluptueux qui ferme à demi ses paupières et laisse errer un sourire très vague sur sa bouche. Elle ne dort pas, car elle écoute. Elle écoute les propos tentateurs de cet enfant qui vole, autour de sa tête, déployant un nimbe de clarté autour d'elle. Elle écoute et le premier soupir d'amour va traverser sa poitrine doucement soulevée comme une double vague d'argent dont les feux de l'aurore dorent les cimes.

Et plus bas, un autre enfant écrit. Il enregistre cette musique mystérieuse du premier désir ; il écrit la première page du livre que rempliront les joies et les angoisses d'aimer, tout ce qui fait le suprême bonheur et la suprême tristesse de la vie.

Quels mots a donc murmuré à l'oreille de la fausse dormeuse, à son oreille pareille à un petit coquillage de nacre, la voix du corrupteur charmant qui l'enveloppe d'un frisson d'ailes ?

Peut-être tout simplement la jolie chanson de La Fontaine dans *Psyché* :

Tout l'univers obéit à l'Amour.
Jeune beauté, soumettez-lui votre âme.
Les autres Dieux à ce Dieu font la cour.
Et leurs plaisirs sont moins doux que sa flamme.
— Des jeunes cœurs c'est le suprême bien —
Aimez ! Aimez ! tout le reste n'est rien.

Non ! sans l'Amour, tant d'objets ravissants,
Bosquets fleuris et jardins, et fontaines,
N'auraient plus rien qui ravisse nos sens
Et leurs plaisirs sont moins doux que ses peines.
— Des jeunes cœurs c'est le suprême bien —
Aimez ! Aimez ! tout le reste n'est rien !

Peut-être est-ce seulement un nom, un nom tout seul que cette bouche d'enfant murmure. Qui ne se rappelle le nom du premier être aimé, et de quelle magie il enveloppait tout dans notre être, et le frisson qu'il y faisait passer ? Qui ne se rappelle l'obsession de ce nom de la première amoureuse que tout semblait chanter autour de nous, le murmure aérien du feuillage, le gémissement de la source sur les sables fins, le charmant orchestre des oiseaux dans les branches, le grondement lointain de la mer et ce silence même des nuits qu'une innombrable et imperceptible musique remplit ?

Oui, c'est bien cela.

Dans un rêve de pureté et de gloire virginale, elle avait cueilli ce rameau qui maintenant balaye la terre à ses pieds ; pour quelque sacrifice magnanime à l'Idéal et à la Poésie immaculée, elle avait rassemblé les roses dont le faisceau se dénoue le long de ses belles jambes lassées, pour s'en vêtir comme d'un voile où toutes ses beautés seraient ensevelies, elle avait délié sa magnifique chevelure qui l'auraient cachée toute entière aux regards indiscrets. Et voilà que maintenant ce souci auguste de l'Immortel l'a abandonnée ; elle a déserté ce seuil du Paradis entrevu où fleurissent seulement les fleurs de l'âme, elle a oublié l'hymne séraphique que les amours immatérielles mettaient à ses lèvres où brûle maintenant l'attente divine du baiser.

Tout cela parce qu'un beau gars a passé sur la route, dans la robuste virilité de sa jeunesse, une parole d'amour aux lèvres, et que les échos entremetteurs inconscients, lui ont murmuré son nom que lui répète l'enfant penché au-dessus de son front.



ERNEST MICHEL

La Vigne régénérée

Loin de l'antre où le faune agreste et le Sylvain
Des lourdes frondaisons goûtent l'ombre profonde,
Sur les coteaux vermeils que borde la Gironde,
J'irai chanter la gloire immortelle du vin.

Dernier fils du vieux Pan, pour qui le temps est vain,
Dans mes veines roulant la sève du vieux monde,
Je dirai la splendeur de la vigne féconde
Dont les hommes encor boivent le sang divin.

Sous les yeux jaspés d'or de l'antique panthère
Qui sur ses flancs rayés, promena par la terre
Le sonore Evohé de Bacchus triomphant,

J'évoquerai le chœur du Ménades de Thrace,
Et boirai dans la coupe où but jadis Horace,
Le vin qui, même aux vieux, donne des cœurs d'enfant!

Ainsi célébrerai-je la résurrection de Bacchus sur nos coteaux de France, et le ceps rajeuni d'où sortiront les vendanges à venir. De tes seins jumeaux, ô vigne immortelle tu verses encore aux travailleurs la force et aux amants l'oubli. Je te salue, dans cette image robuste où tu nous apparais dans un encadrement de pampres où les lourdes grappes préparent le chapelet des joyeuses litanies, celui que préférait égrener, sous ses doigts, le bon Rabelais, au temps de la purée septembrale et qu'il a si noblement chantée. Les cheveux mêlés de rouges feuillages, de quelle tendresse tu penches, sur tes fils, tes mamelles gonflées d'où la vie jaillit en ruisseaux de pourpre! O mère des siècles, dont la Patrie fut la Grèce, au temps déjà glorieux des vignes de Samos! Puis tu vins habiter Palerme pour dé-

saltérer les lèvres sonores d'Horace et de Virgile. Aujourd'hui ton vrai pays, ta terre de prédilection c'est notre France, et ce n'est pas un héritage moins glorieux, pour nous, que celui des belles lettres et des arts qui nous est venu de la même source et fait notre honneur dans l'humanité.

Tous les poètes t'ont chantée, ô Vigne, parce que tous tu les as inspirés ou consolés !

Que serait devenu, sans toi, le sol héroïque qui ne veut d'autre parure que le chêne, le pampre et le laurier ? O Vigne, c'est en toi que coule, pour ainsi parler, le sang de notre France et c'est à toi que s'abreuvent nos veines, pour l'amour et pour les combats, comme les ruisseaux prennent, à la source, leurs cours et leurs chansons pour la gaîté des printemps fleuris et des étés radieux.

Toi, c'est en automne qu'on te fête.

Ecoutez les rires joyeux qui montent des vignes dévastées et, sur le chemin, les lourds chariots promenant les hottées que suivent les vendangeurs. Regardez passer les belles filles aux bras des gars vigoureux dont les lèvres, parfumées déjà, s'embaument encore à la saveur divine des baisers. Certes la moisson a sa grandeur, avec les

belles jonchées d'or qu'elle couche sur la terre et où les pavots mettent comme de petites gouttes de sang, cependant que les bluets y semblent des regards inquiets et doux. Mais rien ne vaut la joie des cueillettes de grappes, quand le frisson de la serpe passe à travers les feuilles, comme un éclair délicieusement meurtrier. O Vigne régénérée, sois pareille à ta devancière, elle qui désaltéra les artistes et les poètes. Reste à nous jalousement, et repousse, à la frontière, l'invasion du germanique houblon qui n'est pas fait pour donner à notre race, l'esprit et la gaîté qui, même sous la défaite, nous ont valu le respect du monde









ANTONIN MERCIÉ

Une Madeleine

Quel est l'enfant endormi auprès de toi, Femme qui regardes d'un œil attristé, les longs cheveux noirs mettant comme un manteau d'ombre à tes belles épaules, à demi-nue dans une pose abandonnée, la tête inclinée légèrement

sur l'épaule, les mains inertes sur une page blanche dont tes douleurs ont écrit, pour toi seule, sans doute le poéme mystérieux.

Sans doute, es-tu quelqu'une de celles qui ont connu le péché et que hante l'absolution des divins repentirs.

Ce n'est pas cependant, comme celle de Magdeleine, la solitude de ton âme qui te pousse vers quelque rédempteur pressenti. Un fils est près de toi qui te devrait être une consolation suffisante d'un crime que tu n'as pas le droit de maudire puisqu'il t'a donné la noble joie des maternités triomphantes. Peut-être aurais-tu mieux à faire qu'à t'abandonner à cette inutile mélancolie à laquelle, cependant, nous devons la grâce exquise de ta pose et ce que le caprice d'un grand artiste a mis de profondément ému en toi.

Que regrettes-tu, ô Femme ?

Celui qui t'avait dit la chanson d'amour que tu n'as pas entendu sans te donner toute entière ? Tu as raison s'il était doux et bon et si c'est la Mort qui te l'a ravi. Mais si c'est pour en aimer une autre qu'il t'a quitté, dis toi qu'il t'a laissé, auprès de toi, le meilleur de lui-même, et savoure la joie auguste du sacrifice.

Quant à ce qu'il t'a appris de la vie, Femme, aie le courage de ne le regretter jamais. Il a mis, dans le baiser, à ta lèvre, la coupe de la joie immortelle et t'a ouvert le chemin du seul Paradis qui nous soit permis ici-bas, l'Amour. Ecoute la chanson de l'Amour à venir qui déjà murmure à ton oreille, dans la solitude amoureuse du bois :

Si, sur ton amour solitaire,
Tu laisses ton cœur se fermer ;
Et si tu sais que, sur la terre
Il n'est de bonheur que d'aimer ;
Et si la tendresse ancienne
Se consume en regrets charmeurs,
O chère âme, sœur de la mienne,
Meurs !

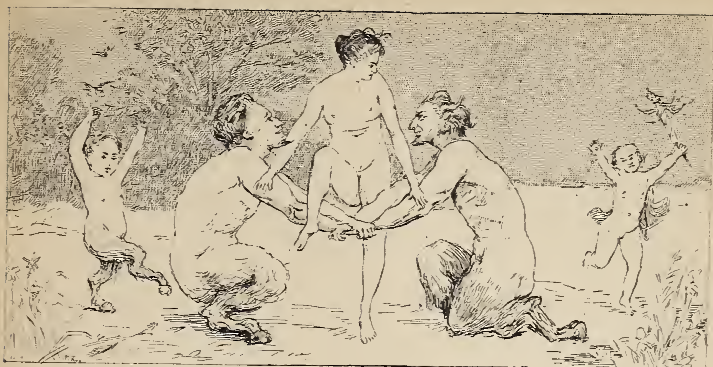
Mais si l'espérance réveille
Des songes d'or sur ton chemin ;
Si tu sais, qu'aux maux de la veille ;
Succèdent les biens de demain.
Et si ta tristesse ancienne
S'envole en souvenirs ravis ;
O chère âme, sœur de la mienne,
Vis !

Si tu sens que ta destinée
Et d'aimer pour souffrir toujours
Et que le temps t'a ramenée
Au seuil de nouvelles amours.

S'il faut une main à la tienne,
Et des regards amis aux tiens,
O chère âme, sœur de la mienne,
Viens !

Voilà ce qu'une voix inconnue, délicieusement douloureuse, chante dans quelque écho de cette forêt dont t'enveloppe l'ombre familière, cependant, ô Madeleine, que l'enfant aux beaux cheveux bouclés en mêle les volutes vivants à la douceur tiède du gazon.





MEYNIER

Le Repos des Nymphes

La grande sérénité du paysage que nous rêvons pour toutes les évocations des temps glorieux où la Femme promenait, à travers la Nature en fête, sa nudité triomphante, ce beau décor olympien qu'il faut à la grandeur

du rêve antique, pris de toute envolée lyrique vers les infinis de la Beauté. Un ciel dont nous ne voyons que l'image dans l'eau transparente ; des verdures où les fleurs naissent de toutes parts ; des ombrages profonds où filtre la lumière ; à l'horizon, des collines bleues et moutonnantes. Midi, toi des Étés, comme l'a appelé le grand poète, vide l'or brûlant de son carquois sur la plaine, et un grand allanguisement est venu aux êtres comme aux choses, de ce souffle embrasé dont l'air est plein. Cependant les nymphes n'ont pas voulu s'enfoncer dans la profondeur des frondaisons, et ont cherché, pour leur repos, quelque place où descend encore une furtive caresse de l'immortelle clarté.

Voilà pourquoi, fuyant l'ombre opaque et la source
Qu'un mystère de fleurs cèle aux yeux du soleil,
Les nymphes, en ces lieux, ont arrêté leur course
Sur le tertre où parfois descend l'astre vermeil.

Sur l'herbe tiède encor du baiser de l'aurore,
Leur chair vient chastement rayonner à son tour,
Et, son éclat, venant après l'éclat du jour,
Illumine les bois, l'air et le flot sonore.

Et, tout à coup, soufflant dans les roseaux tremblants,
A travers les taillis, sur l'onde qui s'enchante,
Du Dieu Pan rajeuni l'âme s'éveille et chante
L'immortelle Beauté des faunes aux cous blancs.

Les faunes et les sylvains viendront bientôt qui mêleront leur bruyante gaîté à cet harmonieux tableau de femmes goûtant la fraîcheur de la nudité. Et Bacchus aussi viendra, impatient des vendanges prochaines, et Silène, car

Cependant que Midi, descendu dans la plaine,
Vide son carquois d'or sur le coteau vermeil,
Par ses flèches chassé le doux et vieux Silène
Cherche aussi, dans les bois, la fraîcheur du sommeil.

Son âne patient dont s'allourdit la course,
Et dont son rude poids courbe les reins velus,
L'emporte lentement jusqu'au bord d'une source
Où les échos lointains ne le troubleront plus.

Mais les nymphes, du fond de la forêt profonde,
Accourent vers l'ami paisible de Bacchus,
Et, fermant les anneaux rythmiques d'une ronde,
Serrent des nœuds de fleurs autour des deux vaincus.

Par le rire et la danse et les chants affolées,
Sous leurs pieds bondissants déchirant les roseaux,
Elles tournent, les bras tendus, échevelées,
Et mêlent leur voix claire au murmure des eaux.

Ainsi finira le repos des nymphes dans les épais gazons aux fleurs sans cesse renaissantes. Mais le vieux Silène n'est pas encore venu et celles-ci, dans le mystère relatif de ce site verdoyant, gouttent la douceur de dormeuses étendues.



E. BERNARD & CIE

IMPRIMEURS-ÉDITEURS

PARIS — 53 TER, QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS, 53 TER — PARIS

Le NU au Salon

PAR

ARMAND SILVESTRE

Couvertures en phototypie

CHAQUE GRAVURE EST ACCOMPAGNÉE D'UN TEXTE DE QUATRE PAGES PAR L'AUTEUR SI SYMPATHIQUE ET UNIVERSELLEMENT CONNU : ARMAND SILVESTRE

1er vol. 1888	24	phototyp.
2e — 1889	32	—
3e — 1889 (Exposition Univ.)	32	—
4e — 1890 Champs-Elysées) .	32	—
5e — 1890 (Champ de Mars) .	32	—
6e — 1891 (Nu au Louvre) .	32	—
7e — 1891 (Champs-Elysées) .	32	—
8e — 1891 (Champ de Mars) .	32	—
9e — 1892 (Le Nu de Rabelais)	32	—
10e — 1892 (Champs-Elysées) .	32	—
11e — 1892 (Champ de Mars) .	32	—
12 — 1893 (Champs-Elysées) .	32	—
13e — 1893 (Champ de Mars) .	32	—
14e — 1894 (Champs-Elysées) .	32	—
15e — 1894 (Champ de Mars) .	32	—
16e — 1894 (Le Nu d'Ovide) .	32	—
17e — 1894 — .	32	—
18e — 1895 (Champs-Élysées) .	32	—
19e — 1895 (Champ de Mars) .	32	—

Prix de la collection complète : **93** *fr.*

Prix de chaque volume. . . . . . . 5 francs

Noël Joyeux

PAR

ARMAND SILVESTRE

Illustrations de JAPHET & A. BESSOU

Un volume in-4 raisin avec une couverture en couleur

Prix. . . . . 5 francs

Le NU d'après Boucher

PAR

LOUIS ÉNAULT

MAGNIFIQUE ALBUM DE 20 PLANCHES GRAND IN-4 EN PHOTOTYPIE TEXTE EN ELZÉVIR.

Prix en carton. . . . . 20 fr.

PARIS. — IMPRIMERIE E. BERNARD & Cie, 23, RUE DES GRANDS-AUGUSTINS.